

FACULTE DE MEDECINE
BROUSSAIS HOTEL-DIEU
UNIVERSITE PARIS VI

ANNEE

1974

THESE

N°

70

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Perrine POUMAILLOUX

née le 10 août 1947 à PARIS XVe

PRESENTEE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE.

A. P. TCHEKHOV

Docteur en Médecine

Président : M. RULLIERES, Professeur

EDITIONS MEDICALES



ET UNIVERSITAIRES

40, rue Pascal - PARIS XIIIe

FACULTE DE MEDECINE
BROUSSAIS HOTEL-DIEU
UNIVERSITE PARIS VI

ANNEE

1974

THESE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Perrine POUMAILLOUX

née le 10 août 1947 à PARIS XV^e

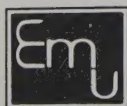
PRESENTEE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE.

A. P. TCHEKHOV

Docteur en Médecine

Président : M. RULLIERES, Professeur

EDITIONS MEDICALES



ET UNIVERSITAIRES

40, rue Pascal - PARIS XIII^e

FACULTE DE MEDECINE
BROUSSAIS HOTEL-DIEU
UNIVERSITE PARIS VI

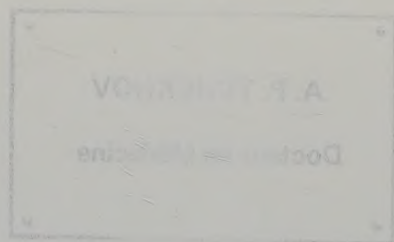
ANNEE
1974

THESE

N°

DOCTORAT EN MEDECINE

Perkins ROBERT LOUX
né le 10 mai 1945 à PARIS XVI



Président de la Faculté de Médecine, Professeur

ET UNIVERSITAIRE

DITIONS MEDICALES

A ma famille

A mes amis

A mes maîtres

le Professeur Paul MILLIEZ

le Professeur Claude OLIVIER

le Professeur Jacques BOUSSER

le Professeur Maurice DEROT

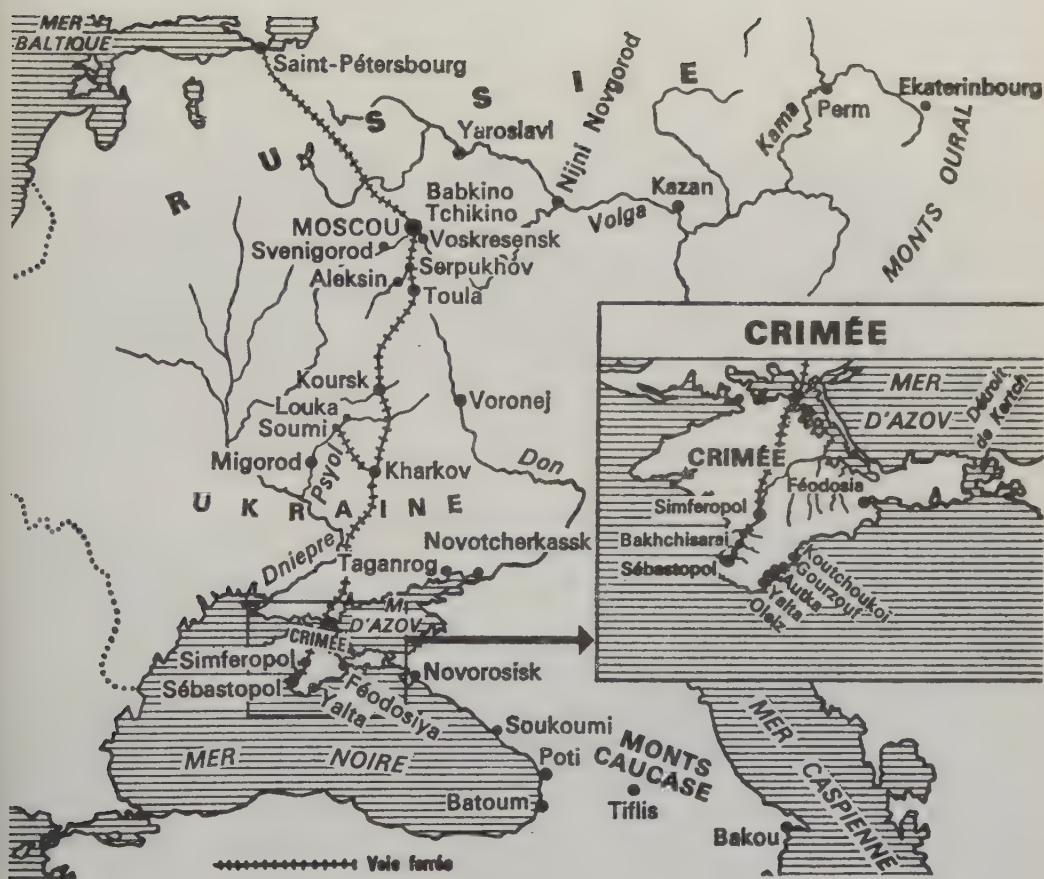
le Docteur P.E. ROBERT

le Docteur H. SCHIMMEL

A tous ceux qui m'ont aidé dans la réalisation
de cette thèse,

et tout particulièrement aux Docteurs

Michel et Dimitri TCHEKHOFF

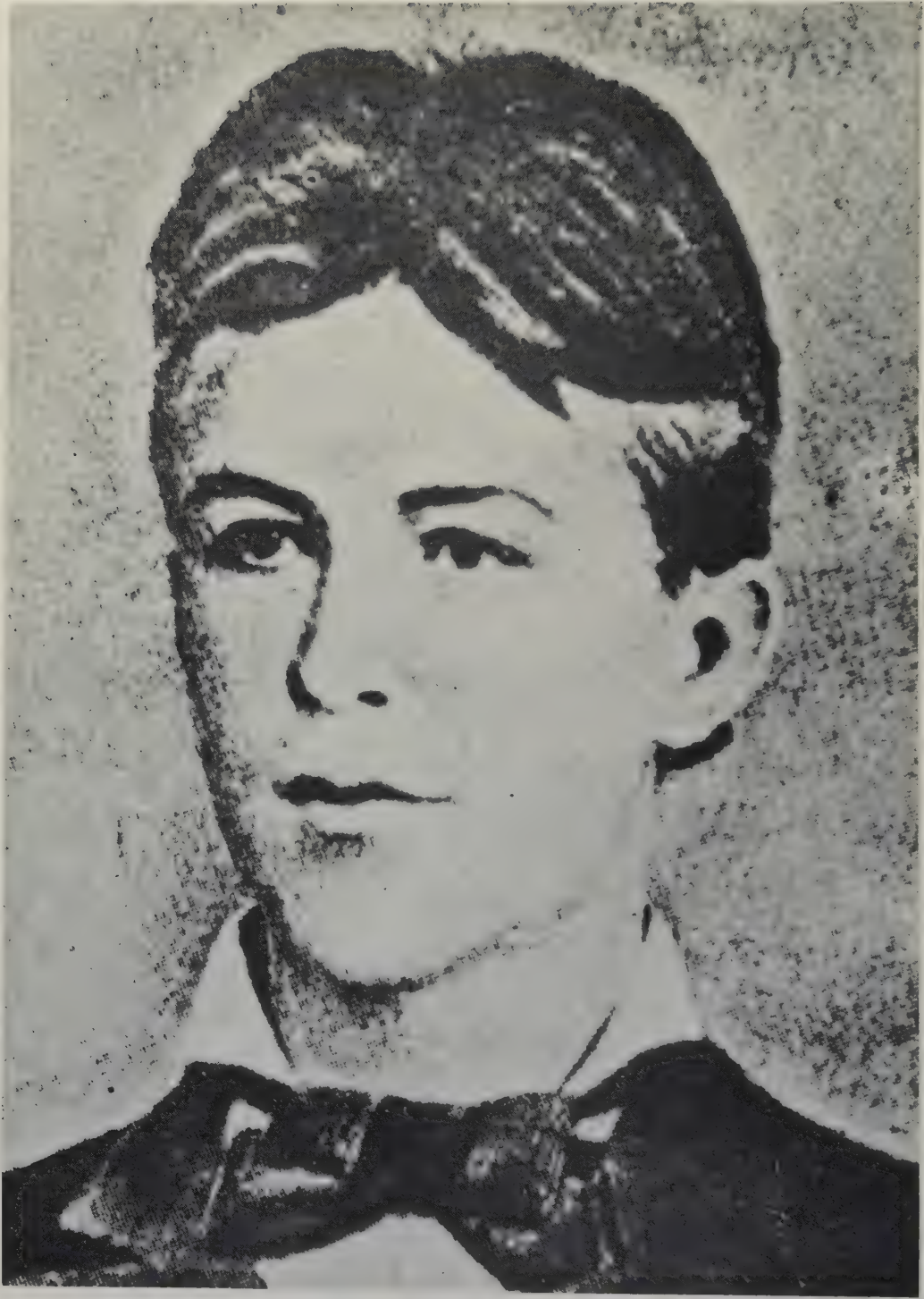


A.P. TCHEKHOV, DOCTEUR EN MEDECINE

Si la France connaît bien l'oeuvre littéraire de TCHEKHOV, elle ignore le plus souvent qu'il ne s'agit là que d'une partie de l'héritage du grand écrivain. Car TCHEKHOV était aussi médecin ; et, en se penchant sur sa carrière médicale et les multiples réalisations qu'elle comporte, nous découvrons un esprit merveilleusement positif, pratique, concret et constructif, qui, au plus fort de sa maladie tuberculeuse, trouvera assez d'énergie et de générosité pour aider aussi bien les instituteurs tuberculeux que les paysans victimes de la famine ou les étudiants dans le besoin.

Durant les quarante-quatre années de sa courte vie, il saura utiliser ses connaissances médicales comme son talent littéraire pour apporter sa pierre à ce monde meilleur auquel il croyait.

C'est Anton PAVLOVITCH, médecin et membre à part entière de la vie sociale russe du dix-neuvième siècle, que nous allons chercher à découvrir aujourd'hui.



1860-1880 - TAGANROG

Anton Pavlovitch est né le 17 janvier 1860 à Taganrog, petit port endormi des bords de la Mer Noire. Son grand-père, Iégor TCHEKHOV, était serf, mais avait réussi, à force d'économie et de ténacité, à rassembler, kopeck par kopeck, la somme énorme de trois mille cinq cent roubles, pour racheter à son seigneur sa liberté, celle de sa femme et de ses trois fils. La liberté de sa fille lui avait été donnée par surcroît et la famille ruinée était venue s'installer à Taganrog, où le port était actif et le commerce rentable. Iégor avait trois fils, qu'il mit en apprentissage chez des boutiquiers. Pavel EGOROVITCH, le père de TCHEKHOV, à l'époque où nous faisons sa connaissance, venait depuis peu de se libérer de cet apprentissage pour reprendre à son compte une petite épicerie. On y vendait, de cinq heures du matin à onze heures du soir, du "thé, sucre, café et autres produits coloniaux, à emporter ou à boire sur place" ; mais aussi du riz, du savon, des graines de tournesol, des saucissons et des bonbons qui, passés dans une ficelle, se balançaient au-dessus du comptoir.

La mère de TCHEKHOV, Eugenia JAKOLEVNA, était aussi simple et douce que son mari était autoritaire et coléreux. Quand Anton naquit, la famille comptait déjà deux enfants, Alexandre et Nicolas, et ils étaient six lorsque, en 1875, le père TCHEKHOV, qui avait fait de mauvaises affaires, quitta Taganrog pour Moscou où il espérait trouver du travail. Les deux aînés y étaient déjà étudiants ; sa femme l'y rejoignit, emmenant avec elle ses plus jeunes enfants, Ivan, Macha et Micha.

Anton qui avait quinze ans, resta seul à Taganrog, avec pour mission de liquider le peu de bien qu'il leur restait là-bas, et surtout de terminer au plus vite et au mieux ses études secondaires.

TCHEKHOV garda mauvais souvenir de cette enfance familiale. "Dans mon enfance, je n'ai pas eu d'enfance..."

Partagé entre le lycée et les leçons qu'il ne pouvait apprendre, l'épicerie où pendant les fréquentes absences paternelles il fallait tenir la caisse, et l'église où Pavel TCHEKHOV, très prosélyte, les emmenait suivre tous les offices, quels que soient l'âge, l'heure et le temps. La présence de la mère adoucissait quelque peu ces rigueurs, mais TCHEKHOV, qui jusqu'à présent subissait, découvrit avec joie la liberté.

Pour subvenir à ses besoins, il devint répétiteur chez le créancier de son père, abandonna sa chambre pour un simple lit sous l'escalier et, doué d'un heureux caractère, ne se plaignit jamais de rien à personne.

De Moscou sa mère l'entourait de tendresse : "Toutes les heures je prie Dieu pour que tu viennes plus vite mais papa dit Antocha quand il sera ici ira lui aussi en visite et ne fera rien, mais Fénitcha discute que tu n'aimes pas sortir et que tu es travailleur je ne sais pas qui a raison..."

"Dépêche-toi de terminer tes études à Taganrog et de venir je t'en prie au plus vite je ne peux plus attendre et sans faute à la Faculté de Médecine l'occupation de Sacha ne nous plaît pas envoie-nous nos icônes peu à peu encore je te dis Antocha, si tu es travailleur tu trouveras toujours à faire à Moscou et à gagner de l'argent. Moi il me semble que dès que tu seras là j'irai mieux."

Et il lui répondait des petits mots badins qui le faisaient traiter d'inconscient.

C'est durant ce premier été d'indépendance que TCHEKHOV découvrit à la fois la médecine et la maladie. Invité chez des amis dans la steppe du Donetz toute proche, il prit, par une chaude journée d'août, un bain dans une rivière glacée et se sentit très mal. Ramené mourant à Taganrog, il fut soigné par le médecin du lycée, le docteur SCHTREMPPF, qui diagnostiqua une péritonite. La convalescence fut longue, et c'est au contact du docteur SCHTREMPPF, avec qui il parlait souvent, que TCHEKHOV rencontra les sciences exactes et la vie du médecin.

A peine guéri, son choix était fait, il serait médecin. La profession était intéressante, et surtout, elle correspondait aux ambitions de notre lycéen, qui avait souffert de la situation sociale de sa famille et qui, fier, volontaire, voulait sortir de l'ornière. "Je ferai fortune, et que j'y parviendrai est aussi sûr que deux et deux font quatre".

S'il était en effet une profession considéré et respectée dans une petite ville de province comme Taganrog, c'est

bien celle de médecin. Le régime tsariste venait, par une série de décrets, de remodeler complètement l'administration sanitaire de l'empire. Les médecins étaient fonctionnaires, dépendaient d'un conseil de Comté ou Zemstvo, dont ils recevaient leurs appointements. Responsable d'un district d'environ dix mille âmes, ils étaient assistés de plusieurs "feldschers" ou infirmiers. Ils étaient logés par l'Etat, disposaient d'une voiture et d'un cocher, et les études de leurs enfants étaient gratuites jusqu'à leur entrée à l'université.

Ils étaient tenus à une formation professionnelle continue, devant assister, un mois par an, à un stage d'enseignement post-universitaire, où leur présence était relevée. Ainsi le niveau scientifique restait bon et, compte tenu de la vie difficile qu'ils menaient tous les jours, ils jouissaient d'une énorme considération auprès de leurs concitoyens.

A dix-neuf ans, TCHEKHOV termine sans éclat ses études secondaires au lycée de Taganrog. La mairie lui accorde une bourse de trente-cinq roubles par mois pour poursuivre ses études ; et, au mois d'août, fier et intimidé, accompagné de son petit frère Micha qui le guide dans la ville inconnue, vivante, brillante, il va prendre ses inscriptions à la Faculté de médecine de Moscou.

°
° °

N.B.- Le rouble de cette époque valait environ dix de nos francs actuels.



1880-1885 - ETUDIANT A MOSCOU

Au moment où TCHEKHOV s'inscrit à la Faculté, la médecine russe est en pleine mutation. Récente, créée en 1755, l'Ecole de Médecine de Moscou devenue Faculté, avait été pendant quelque cent ans sous la tutelle presque exclusive d'un corps enseignant germanique. La formation y était classique, conduisant les étudiants sur les chemins d'Hippocrate et de Galien, dont ROKITANXKI et PIROGOFF maintenaient vivant l'héritage.

L'Europe, elle, allait de découverte en découverte. VIRCHOW à Berlin travaillait l'analyse microscopique et découvrait l'anatomie pathologique. LUDWIG à Vienne, HERZEN à Londres, TROUSSEAU à Paris faisaient progresser l'examen clinique, et Claude BERNARD découvre, avec la physiologie, la médecine expérimentale. "Une muraille de Chine séparait la médecine européenne de la médecine russe", a-t-on dit.

Et c'est cette muraille que tentèrent de franchir quelques jeunes étudiants russes, téméraires, qui allèrent compléter leur formation à l'étranger. Le plus célèbre en sera Serguei Petrovitch BOTKIN, futur médecin de la Cour, réorganisateur de la Faculté et réformateur de l'administration sanitaire de l'Empire.

A vingt-cinq ans, son diplôme de médecin en poche, BOTKIN partit faire le tour des capitales européennes pour revenir trois ans plus tard riche d'enseignement, prendre un poste de chef de clinique et de professeur à la faculté. Il était passé maître en analyse chimique et microscopique, et clinicien accompli. Enthousiasmé par la découverte scientifique, il créa pour ses étudiants des laboratoires de chimie, de physiologie, de pharmacologie, et plus tard, de bactériologie. Pour publier les travaux de ses élèves, il créa son propre journal médical où PAVLOW exposa ses découvertes sur les réflexes conditionnés. Mais c'est surtout en pharmacologie que

les étudiants russes se montrèrent judicieux, publiant en l'espace de quelques années leurs découvertes sur l'utilisation de l'Atropine dans la pathologie cardio-vasculaire, de la Digitaline (1861), des sels de potassium, du Bismuth, de l'oxygène dans les affections cardiaques et broncho-pulmonaires et surtout de la Pénicilline en 1871, soit cinquante ans avant FLEMMING.

Faisant quelques années plus tard un voyage en Europe, BOTKIN concluait, non sans quelque satisfaction : "Les laboratoires dans les hôpitaux français sont loin d'être aussi nombreux que les nôtres et sont, de ce fait, presque inaccessibles aux étudiants".

Tel était le climat d'effervescence scientifique qui caractérisait l'école petersbourgeoise. A l'opposé, l'école moscovite restait très classique. Son doyen, le docteur ZACKHARINE, raillait les prétentions scientifiques de BOTKIN, qu'il qualifiait "d'injurieuses à l'égard de la clinique hipocratique". Contrairement à BOTKIN qui, devant un malade, commençait par un check-up biologique et bactériologique, puis, orienté par ces résultats, examinait son malade, ZACKHARINE, lui, apprenait à ses élèves à s'asseoir au lit du malade pour un long et patient interrogatoire. L'examen qui suivant devait être minutieux et complet, et dans certains cas seulement, le diagnostic s'aidait de notions biologiques. Quant à la thérapeutique, elle restait classique et prudente. "Quelles manières avez-vous, Pétersbourgeois, de vous bourrer de toutes sortes de belladone, de codéine et de bismuth ? Craignez Dieu si vous ne craignez pas pour votre estomac ! Ce sont les médecins de Petersbourg qui vous ont habitués à cela ! Chez nous, vous abuseriez moins de pharmacie", écrira TCHEKHOV en 1886. Solidaire de son école et fidèle à ses maîtres, il disait : "BOTKIN est à la médecine ce qu'est TOURGUENIEV à la littérature - quant à ZACKHARINE, je le compare à TOLSTOI".

L'effervescence qui régnait en Russie à cette époque n'était pas seulement scientifique. Elle était aussi et surtout politique avec, en 1880, l'assassinat de Alexandre II, et littéraire, avec la parution des grandes oeuvres de TOLSTOI, DOSTOIEVSKI et TOURGUENIEF.

Pourtant, TCHEKHOV traversa ce monde agité en "bel indifférent". "Il ne participait pas aux cercles des années 80, ne lisait pas avec passion LAVROV et MICKHAÏLOVSKI, BAKOUNINE, ne prenait aucune part aux discussions sur l'activité des terroristes en Russie"... nous dit un de ses amis. Mais les préoccupations de TCHEKHOV était beaucoup plus élémentaires et triviales. Arrivé à Moscou, il avait découvert sa famille dans la misère. Sans ressources, ce petit monde s'était réfugié

dans le sous-sol d'une église, humide et mal chauffé, dans le quartier le plus mal famé de la capitale. Alexandre et Nicolas survivaient de leur côté, tant bien que mal ; Anton, lui, décida avec courage de rendre à sa famille sa dignité ; pour cela, il avait besoin d'argent et, à vingt ans, il prit sur ses épaules d'étudiant la charge de toute la famille. "Il faut que Papa et Maman mangent..." répétait d'ailleurs à loisir Pavel EGOROVITCH, qui trouvait que ses grands fils avaient l'âge de l'entretenir.

Donnant des leçons, logeant des amis qui payaient pension, écrivant des articles qu'il cherchait à placer dans les journaux humoristiques et, aidé de Micha qui, pour quelques kopecks, recopiait des cours pour les étudiants, il réussit à les faire déménager dans un appartement plus sain. Et à tout ce petit monde : Ivan, Macha, Micha, qui ne le connaissait pas, il apprenait : "Il ne faut pas mentir... Il faut être juste..."

A contre-cœur, Pavel EGOROVITCH laissait le "père Antocha" reprendre la barre du vaisseau familial à la dérive. Anton ne comptait pas non plus sur ses frères aînés : "Nicolas boit, est malade, gagne peu - Alexandre ne vaut rien..." cette lourde charge obscurcira toute sa jeunesse. "Je n'ai pas d'argent, pas de quoi manger convenablement, pas de coin où m'asseoir et travailler... Je dois toucher soixante roubles mais ils disparaîtront immédiatement..."

Etudiant consciencieux, il passa avec succès son examen de première année, ayant de bonnes notes dans toutes les matières sauf en anatomie. Pendant l'été, il s'amusa, comme des générations d'étudiants l'avaient fait avant lui, à effrayer sa famille en installant un crâne sur sa table et en disséquant les grenouilles que pêchait pour lui son petit frère Micha.

Il parlera peu, plus tard, de ses années d'étudiant. Nous le suivons dans ses stages hospitaliers de pédiatrie, de chirurgie et, l'été, à l'hôpital rural de Chikino, dans la grande banlieue moscovite, où sa famille passait ses vacances.

Il passa tous ses examens sans doubler d'année malgré les déplorables conditions de travail dont il disposait, au milieu d'une famille bruyante. Ecoutons Alexandre peindre ce tableau vivant :

"Tante Fedosia fait irruption dans la pièce où TCHEKHOV travaille et crie :

- Korbounka, Korbounka, Korbo... viens manger, mon pauvre Korbounka, tu n'as pas mangé de la journée...

TCHEKHOV ne répond rien, regarde sous la table et sous les chaises et dit tranquillement :

- Le chien n'est pas là, tante, cherche-le ailleurs et ne me dérange pas, je suis occupé.

Avant de se retirer, tante Fédosia fait un long discours sur les vertus de Korbo.

TCHEKHOV se remet à ses études. Bientôt on frappe à la porte, et le jeune Micha entre, cherchant son crayon. TCHEKHOV lui ordonne de sortir, sur quoi sa tante revient et lui reproche d'avoir fait pleurer son petit frère. Après une longue discussion sur ce sujet, il finit par se débarrasser d'elle et se réinstalle à sa table. Mais Macha entre à son tour et demande ce que c'est que la "substance chimique".

- Je suis occupé, chérie, et de toute manière, je ne sais pas ce que c'est.

- Comment ! toi qui es à l'Ecole de Médecine ?

- Mais ça n'a rien à voir.

- Ça a à voir que tu devrais tout savoir.

- Mère de Dieu, sors d'ici !

- Comme tu me parles ! Tu es un rustre. Je m'en vais, je m'en vais, tu es un rustre !".

Et le succès couronna ses efforts. En décembre 1883, il passa la première partie de son examen terminal : "J'ai réussi par je ne sais quel miracle, à vaincre ma paresse et, contre toute attente, j'ai rejeté de mes épaules ce qui me chargeait le plus, j'ai passé avant Noël mes examens les plus difficiles et j'ai, grâce à eux, oublié tout ce que je savais en Médecine"...

En juin de l'année suivante, c'est enfin le cri de victoire : "J'ai terminé ma médecine", signé "Docteur et Médecin de Zemstvo, Anton TCHEKHOV.

Tranquillisé sur son avenir et celui de sa famille, il partit en vacances, "avec assurance, parce que je sens dans ma poche mon passeport de médecin". Se grisant à la pensée qu'il en avait fini avec les examens, "il se plongeait avec délices dans la paresse".

Paresse qui fut de courte durée. Il commença par remplacer le Docteur ARCHANGELSKI à Chikino, où il avait fait

des stages d'été toutes les années précédentes. Puis il accepta de remplacer le médecin du petit bourg voisin "parti se marier" : "Je me trouve en ce moment dans la cité de Zvenigorod, où par la volonté du destin, je remplis les fonctions de médecin de Zemstvo, qui m'a supplié de le remplacer deux petites semaines. La moitié de la journée, je suis occupé à la consultation des malades, trente à quarante par jour. Le reste du temps, je me repose ou m'ennuie affreusement.

Premières armes, premiers succès, mais surtout premiers gains, ce qui n'était pas négligeable pour le jeune médecin TCHEKHOV, qui traînait toujours derrière lui six ou sept bouches affamées : "J'ai soigné il n'y a pas très longtemps la dent d'une demoiselle, je ne l'ai pas guérie et ai touché cinq roubles ; j'ai soigné un moine pour la dysenterie, je l'ai guéri et ai touché un rouble ; j'ai soigné l'entérite d'une actrice de Moscou en villégiature, et ai touché trois roubles. Pareil succès dans mes nouvelles fonctions m'a plongé dans un tel enchantement que j'ai rassemblé tous ces roubles et les ai envoyés au tratkir de Danikov, d'où j'ai reçu pour ma table de la vodka, de la bière et autres médicaments".

La vie de médecin de Zemstvo était riche en expérience humaine pour un jeune écrivain. Outre la consultation des malades et la visite quotidienne à l'hôpital rural, il devait s'occuper de la pharmacie et surveiller la préparation des médicaments dont il donnait la formule, mais aussi "accompagner le juge d'instruction dans ses voyages, faire des autopsies, être à la disposition de l'administration locale et servir d'expert au tribunal".

Ceci nous vaut quelques descriptions imagées, tout d'abord d'un hôpital rural de l'époque : "Puanteur, rats, cafards, punaises y rendaient la vie intenable. Dans la section de chirurgie, on ne pouvait se débarrasser de l'érysipèle ; dans tout l'hôpital, il n'y avait que deux scalpels et pas un thermomètre. Dans la salle de bains on entreposait des pommes de terre. Le gestionnaire, la lingère et l'aide-chirurgien volaient les malades... Assis dans un étroit couloir obscur, les malades non hospitalisés attendent la consultation. Il y a beaucoup de malades et on a peu de temps, aussi se borne-t-on le plus souvent à faire subir un bref interrogatoire et à délivrer des remèdes inoffensifs du genre : onguent ou huile de ricin...".

Suivons-le maintenant à une autopsie. "Je rentre à l'instant d'une autopsie judiciaire. J'y suis allé en pimpante troïka, avec un juge d'instruction décrépît, respirant à peine et qui, vu son antiquité, ne vaut rien : petit être grisonnant, très bon, qui rêve depuis vingt-cinq ans à une place au tribu-

nal. J'ai fait l'autopsie dans un champ, sous la verdure d'un jeune chêne, près du chemin vicinal. Le défunt est un étranger et les moujiks, sur la terre desquels se trouvait le corps, priaient, les larmes aux yeux, au nom du Christ, que nous ne fassions pas l'autopsie dans le village... L'autopsie révèle vingt côtes brisées, un oedème du poumon et une odeur spiritueuse de l'estomac... La mort résulte de strangulation".

Enfin, un mot de la commission sanitaire du Zemstvo : "Comme le chemin des enfers, celui de la commission sanitaire est pavé de bonnes intentions...".

Ce remplacement prit fin le 1er septembre 1884, et, de retour à Moscou, TCHEKHOV fit apposer sur sa porte une plaque de cuivre toute neuve : "Anton PAVLOVITCH TCHEKHOV" Docteur en Médecine". La vraie vie commençait.

°
° °

Mais ce tableau de la vie de TCHEKHOV étudiant serait incomplet si nous ne disions quelques mots, d'une part de sa vie littéraire, d'autre part des premiers signes de sa maladie.

La carrière littéraire de TCHEKHOV commença très tôt ; il fut publié pour la première fois à l'âge de dix-neuf ans. Son frère Alexandre l'avait introduit dans le milieu journalistique et, stimulé, sa production s'accrut rapidement. Il s'agissait le plus souvent de courts récits humoristiques, qu'il écrivait avec une facilité déconcertante, qu'il appelait lui-même "babioles", et qu'il signait d'un pseudonyme. Il publiait aussi des "sketches, des légendes amusantes pour des calendriers, des articles sur des sujets divers, des critiques, des lettres, des télégrammes imaginaires, des aphorismes, des anecdotes et des légendes pour les caricatures". "J'ai tout essayé, sauf le roman, les vers et les dénonciations"...

La nécessité dictant la quantité, il multiplia les titres et, durant la période de ses études médicales, publia environ trois cents textes, dont cent vingt l'année de son examen final. Comme pour son travail médical, son travail littéraire s'élaborait dans de mauvaises conditions et il s'en plaignait : "J'écris dans les pires conditions ; sous mes yeux, mon travail non littéraire torture ma conscience ; dans la pièce voisine, j'entends hurler l'enfant d'un parent qui vient d'arriver ; dans une autre pièce, Papa fait la lecture tout haut à Maman ; quelqu'un a remonté la

boîte à musique et j'entends "La Belle Hélène". On peut difficilement imaginer une plus triste situation pour un homme qui écrit... J'ai aussi le malheur d'être médecin, de sorte que tout le monde se croit obligé de parler médecine avec moi. Et quand le sujet les ennuie, ils passent à la littérature..."

Là encore, le succès accompagnait ses efforts. Il écrivait à Alexandre qu'il avait lu quelques critiques élogieuses de ses petits récits. Son éditeur LEIKINE réclamait, et TCHEKHOV, qui ne savait jamais rien refuser à personne, s'engagea à lui fournir des chroniques hebdomadaires de la vie moscovite, pour lesquelles il sillonna la capitale en quête d'inspiration.

Mais tout ceci n'était que violon d'Ingres et c'est sur la médecine et la pratique médicale qu'il fondait tous ses espoirs de réussite. "J'ai donné mon nom de famille et mes armoiries à la Médecine, que je n'abandonnerai jamais jusqu'à la fin de ma vie. Tôt ou tard, je me séparerai de la littérature".

Il mêlait artistement l'une à l'autre, rédigeant des articles médicaux très appréciés de ses professeurs, projetant d'écrire une "Histoire de la Médecine en Russie", projet dont il parla pendant deux ou trois ans mais qui n'aboutit jamais. Il était devenu médecin attitré de tous ses amis prosateurs désargentés : "J'ai beaucoup de relations et il y en a un bon nombre qui tombe malade. J'en soigne la moitié gratis et l'autre me paye trois à cinq roubles par visite. A Moscou, on ne paye pas moins de trois roubles par visite." Et il concluait, un peu déçu : "Je ne m'enrichirai sûrement pas vite".

Quant à sa maladie, elle débuta durant l'hiver 1884. Etait-ce le contact de son frère Nicolas, déjà très malade, ou de sa tante Fédosia qui vivait avec eux ? - Etait-ce le résultat de son surmenage ou le fruit de ses stages en milieu hospitalier ? - Toujours est-il qu'en novembre 1884, TCHEKHOV écrit à son éditeur : "Hier et aujourd'hui je suis malade. La tête me fend, j'ai la fièvre, je ne suis pas en état de travailler..."

Un mois plus tard, lors d'une séance au Palais de Justice de Moscou où il suivait pour LEIKINE un procès à sensation, il eut brutalement une violente et importante hémoptysie. Surprise, émotion, inquiétude familiale... "Depuis trois jours, du sang coule de ma gorge. Cela m'empêche d'écrire et d'aller à St-Petersbourg. Je dois dire que je ne m'attendais à ce que pareille chose m'arrive... Je suis incapable de dire si tous les médicaments dont me bourrent mes collègues me feront du bien..." et il ajoute en praticien : "Mon état général est satisfaisant. Tout cela vient sans doute de la

rupture d'un vaisseau...".

Il trouvait même réjouissant cet incident qui lui avait valu tant de témoignages de sympathie ! "Je pourrais me croire un prince d'Arcadie entouré de courtisans. Avant ma maladie, je ne me savais pas avoir tant d'amis !...". Une seule chose le désole réellement, c'est d'être obligé d'interrompre momentanément consultations et visites. "C'est triste de les passer à un autre médecin ! Voilà mes bénéfices qui s'en-voient...".

Quelques jours après cette première hémoptysie, il rassure ses amis : "Ma santé se remet".

Pour son vingt-cinquième anniversaire, les trois axes de la vie de TCHEKHOV sont posés : la Médecine, la Littérature et la Tuberculose. Pendant vingt ans, il servira l'une, puis l'autre, avant d'être victime de la dernière.

°
° °



1885-1892

TCHEKHOV A LA RECHERCHE DE TCHEKHOV

TCHEKHOV a vingt-cinq ans. Jeune, et le paraissant plus encore qu'il ne l'était, il est "de bonne stature, un visage allongé, régulier, clair, gardant encore ses contours juvéniles ; les cheveux châtons agréablement ondulés et rejetés en arrière, un maintien modeste mais sans timidité excessive, une voix de basse profonde d'un timbre très métallique".

L'été a été beau. Il s'est déroulé en famille, à Babkino, dans les environs de Moscou, dans la propriété de ses amis les KISSELIEV. Durant trois mois, il a chassé, pêché, discuté, plaisanté, joué la comédie, et joui de ce qu'il préférait : un vaste domaine et une vie sociale gaie et animée. Il s'est montré charmant, intéressant, très vivant en même temps que très "doux au coeur" et déjà très "Tchekhovien", discret, réservé, badin.

Il a travaillé aussi. Remplaçant pendant quelques jours le médecin de l'hôpital rural voisin de Chikino, sa réputation s'est vite répandue parmi les paysans. Aidé de sa soeur Macha et de son hôtesse Maria Kisselieva, il recevait les consultants. "Les malades se pressent ici et me harcèlent" écrit-il à LEIKINE. "J'en ai vu plusieurs centaines dans l'été et j'ai gagné un rouble au total". Quant à ses assistantes, elles eurent quelques émotions. Elles crurent un jour avoir incisé un abcès avec un scalpel dont TCHEKHOV s'était servi pour une autopsie ! - Une autre fois, elles donnèrent par erreur du camphre au lieu d'huile de ricin, mais le malade revint le lendemain tout content en demander d'autre.

Mais l'été prit fin et avec l'automne resurgirent les lancinants problèmes, l'argent manquait toujours. Il se plaignit même à LEIKINE de n'avoir pas de quoi payer le retour de sa famille à Moscou. D'autre part, il s'était remis à tousser et à cracher le sang et la répétition de ces hémoptysies l'alarmait, sans qu'il prît d'ailleurs d'autre décision

que d'envisager un séjour dans le Midi ; enfin, en septembre, ne rêvant qu'à des cannes à pêche, des perches, des paniers de pêche", il organisa sa vie de médecin moscovite.

Les consultations avaient lieu tous les matins de 10 heures à 14 heures. Il recevait chez lui, sans vrai cabinet de consultation, qu'il ne créera que l'année suivante. Il réservait l'après-midi aux visites et celles-ci l'entraînaient souvent à l'autre extrémité de la ville, ayant une clientèle de relations plus qu'une clientèle de quartier. Philanthrope et généreux, il faisait bon nombre de visites et d'ordonnances gratuites. Les quelques roubles gagnés étaient immédiatement reperdus en fiacre, surtout quand, consciencieux, il retournait de lui-même voir le malade dans la soirée, ayant peur de s'être trompé de posologie et croyant avoir donné une dose toxique.

Il soignait bénévolement tous les employés de l'usine où travaillait son père, il visitait gratuitement tous ses amis, faux amis et relations du monde littéraire, et avec de telles méthodes, malgré son ambition, ne s'enrichissait pas vite. La pierre autour du cou que représentait cette famille affamée ne cessait de le hanter. Un jour de désarroi, il jeta ce cri à Alexandre : "Dis-moi mon âme, quand pourrai-je vivre comme un être humain, c'est-à-dire travailler et ne pas être dans le besoin ?"

Le plus souvent, il masquait cet aveu de pudeur et d'humour, comme avec son ami SCHEKTEL à qui il écrit : "Le fait est que la société "AP TCHEKHOV and Co" connaît actuellement une crise financière. Si tu ne me prêtes pas vingt-cinq à cinquante roubles d'ici la fin du mois, tu es un crocodile sans coeur".

Le docteur TCHEKHOV ne manquait pourtant pas de clients. Mais son attitude vis-à-vis de sa profession après une année d'exercice restait prudente, réservée, voire même réticente. Écoutons-le parler : "J'écris et je soigne des malades. A Moscou sévit le typhus exanthématique. Je crains surtout ce typhus-là. Il me semble que si j'attrape cette saleté je ne m'en tirerai pas. Et il y a, à tout bout de champ, occasion suffisante à cette contagion. Pourquoi suis-je médecin et non pas avocat ? J'ai été hier chez une fillette qui a le croup et je vais chaque jour chez un lycéen juif que je traite pour la maladie de Nana, la variole.". Ou encore : "Le typhus exanthématique fait rage à Moscou. Il a fauché en très peu de temps six personnes de ma promotion. J'ai peur ! Je n'ai peur que de ce typhus-là. Il y a littéralement là quelque chose de mystique".

Plus explicite encore, une longue lettre à son ancienne assistante de Babkino et amie, Maria KISSELIEVA, nous décrit ce que pouvait être une ville comme Saint Pétersbourg victime d'une épidémie, et les réaction d'un jeune médecin sensible et impuissant : "Pétersbourg m'a produit une impression de ville de la mort. J'y arrive l'imagination effrayée : j'ai rencontré en chemin deux cercueils et ai trouvé mon frère avec la fièvre typhoïde. De là je suis allé chez LEIKINE où j'ai appris que son concierge venait de mourir de la fièvre typhoïde sans s'être alité. De chez LEIKINE, j'allais chez GOLIK : son fils aîné avait le croup et on lui avait fait une trachéotomie. Mais tout cela n'est que vécettes, écoutez ce qui suit : j'arrive chez GRIGOROVITH, le vieux bonhomme m'embrasse, m'étreint, pleure de tendresse et... par suite de l'émotion, a eu une terrible crise d'angine de poitrine. Il souffrait atrocement, s'agitait, gémissait, et je suis resté auprès de lui deux heures et demie, en jurant de toutes mes forces contre ma médecine impuissante. Le vieux est sérieusement malade et mourra probablement bientôt.". Ajoutons à ceci que le "vieux" ne mourut que douze ans plus tard, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Le docteur TCHEKHOV était un médecin anxieux. Et consciencieux par qu'anxieux. Prudent aussi. "Où en est la santé de Madame LEIKINE, écrit-il à son éditeur et ami des premières années. Qu'elle prenne obstinément le remède que je lui ai prescrit. Même en cas d'une erreur de diagnostic de ma part, il ne peut que lui faire du bien, mais je ne me suis pas trompé. Mon diagnostic est d'autant plus sûr que je le maintiens jusqu'à présent".

S'il était assez fier de son flair diagnostique, il restait sur le plan thérapeutique fidèle à l'école moscovite de son maître ZAKHARINE, et très prudent, se contentant des remèdes simples et éprouvés. Il guérit ainsi son ami l'écrivain POTAPENKO d'un eczéma du cuir chevelu qu'il avait contracté dans l'un des meilleurs salons de coiffure de Moscou. Après que les spécialistes lui eurent en vain cautérisé le cuir chevelu, arraché les cheveux et martyrisé de toutes les manières, TCHEKHOV, lui, se contenta de jeter un regard sur son crâne et dit :

- "Ce n'est rien du tout. Tiens, je ferai venir de la pommade d'acide salicylique".

Ce qu'il fit, et cette pommade le débarrassa définitivement de son eczéma.

A LEIKINE, son premier "père" en littérature, il rendait conseils médicaux pour conseils littéraires : "Si vous

avez abandonné le massage, pourquoi n'abandonnez-vous pas aussi la valériane et le muguet ?... Ces remèdes ne peuvent pas vous faire de mal, mais ils ne vous feront non plus aucun bien. Pour des gens méfiants, soit dit en passant, ces remèdes bénins et inutiles que l'on prend pour rien deviennent souvent des sources d'angoisse : "Un mois déjà que je prends ces gouttes et elles ne me soulagent pas. Donc mon médecin n'a pas compris ce que j'avais". La combinaison de la valériane et du muguet me paraît étrange ; étrange que des nerfs aussi solides que les vôtres cherchent des remèdes dans de pareilles bagatelles. Etrange de prendre du muguet lorsqu'il n'y a pour cela aucune indication".

Voilà pour la critique de la médecine pétersbourgeoise. La suite de la lettre, plus positive et très tolstoïenne d'esprit, est encore plus intéressante : "D'après moi, il vous faut :

- 1) Vivre comme vous voudrez, travailler dehors, mais ne pas vous fatiguer. Boire du lait, bien manger, surveiller vos selles attentivement, pas moins d'une fois par jour.
- 2) Jeter au... toute pharmacie.
- 3) Ne pas faire attention à vos battements de coeur, à ses arrêts, etc., en vous disant que les gens ne meurent pas de cela.
- 4) Ne pas du tout penser à ses maux ou n'y penser que rarement. Il suffit, on le sait, d'écouter battre son coeur pour que le pouls s'accélère de dix à quinze battements.
- 5) En cas d'hypochondrie, de peur de la mort, d'angoisse, faire attention, non pas à l'état de votre coeur, que vous avez bon, mais à votre estomac et à vos intestins. Vous avez certainement de la dilatation de l'estomac, maladie qui s'accompagne constamment de mélancolie.
- 6) Sur un laps de temps de cinq à dix ans, ne jamais penser aux maladies et n'y pas faire attention. Quand viendra la vieillesse, ce sera autre chose. Telle est mon opinion".

Oui, telle était l'opinion de notre jeune médecin de vingt-sept ans qui subissait, comme toute l'intelligentsia russe de cette fin du dix-neuvième siècle, l'influence de TOLSTOÏ et du "tolstoïsme". Le vieil écrivain, après avoir acquis une immense renommée par ses deux premiers romans, "Guerre et Paix" et "Anna Karénine", s'était senti une âme de prophète. Du fond de son domaine de Iasnaïa Poliana, il était devenu le maître à penser de la Russie et prêchait la pureté, la vérité, la chasteté, l'amour fraternel. Sur un

plan plus pratique, il enseignait le retour à la nature et encourageait le travail manuel. Lui-même montrait l'exemple, ayant appris la cordonnerie du savetier du village. Il distribuait avec largesse à ses amis les paires de bottes de sa fabrication, et l'un de ceux-ci, avec humour, installa ce cadeau sur sa bibliothèque, à la suite de l'édition des oeuvres complètes de TOLSTOI, avec une étiquette : "Tome XIII".

Quant à son opinion de la science en général et de la médecine en particulier, il l'expose sans ambages dans "La Sonate à Kreutzer", son hymne à la chasteté, qui eut à l'époque un tel succès de scandale, qu'en se serrant la main, les Moscovites ne se demandaient plus "Comment allez-vous ?", mais "Avez-vous lu "La Sonate à Kreutzer" ?

Ecoutons parler son héros :

- "On dirait que vous n'aimez pas beaucoup les médecins, observai-je, m'étant aperçu que son ton devenait hargneux à chaque fois qu'il en parlait.

- "La question n'est pas de savoir si je les aime ou non ! Le fait est là : ils m'ont gâché la vie, tout comme ils gâchent encore celle de milliers et de centaines de milliers de gens ! Que voulez-vous, je ne puis m'empêcher d'établir une relation de cause à effet ! Je comprends parfaitement qu'ils aient envie de gagner de l'argent, comme les avocats et tant d'autres. Je leur abandonnerai volontiers la moitié de mes revenus, et chacun en ferait autant s'il savait le mal qu'ils peuvent faire quand ils s'avisent de se mêler de votre vie de famille où même vous approchent !

"Je n'ai pas fait d'enquête, mais je connais des dizaines de cas et Dieu sait s'il y en a !... Tantôt ils vous tuent un enfant dans le sein de la mère sous prétexte qu'elle ne pourrait supporter l'accouchement, et vous vous apercevez par la suite qu'elle est parfaitement capable de mettre un bébé au monde !... Tantôt ils assassinent la mère en lui faisant subir une intervention chirurgicale. Et personne ne leur demande raison de ces crimes, pas plus qu'on n'en tenait compte sous l'Inquisition, car il est admis que ces gens-là agissent pour le bien de l'humanité. Je défie quiconque de dénombrer les crimes commis par les médecins ! Et cela n'est encore rien, comparé à la corruption morale du matérialisme qu'ils imposent au monde par le truchement des femmes !

"Je ne vous parle même pas du danger de contamination qu'ils croient voir toujours et partout. S'il fallait suivre leurs instructions, les hommes devraient se fuir au lieu de s'unir. A les entendre, chacun devrait rester à l'é-

cart des autres et tenir constamment dans sa bouche une seringue remplie d'acide phénique (lequel, du reste, est inefficace selon les récentes découvertes). Passe encore pour cela ! Le véritable poison : c'est leur façon de corrompre le monde et surtout les femmes.

"A présent, vous n'avez plus le droit de dire : "Tu vis mal ; tâche de vivre mieux !". Vous n'avez plus le droit de dire cela, ni à vous-même, ni aux autres. En effet, si vous vivez mal, il le faut imputer au fonctionnement défectueux d'un nerf ou de quelque chose du même acabit ! Vous devez aller consulter un médecin, qui vous donnera pour trente-cinq kopecks de médicaments - et voilà tout !

"A supposer que votre cas s'aggrave, vous aurez besoin d'autres médecines et d'autres médecins ! Un système en or, quoi..."

"Un grand patron ? "Personne ne sait ce qu'il dira, et lui-même moins que quiconque ! Pour lui, une seule chose est claire : il ne sait rien ! Il ne peut être d'aucun secours ! Il ordonne n'importe quoi afin que les autres ne cessent pas de croire qu'il sait quelque chose !..."

Ainsi, alors que la médecine russe connaissait un essor extraordinaire sous l'influence de BOTKIN et de ses élèves, prenant la première place en Europe sur le plan enseignement comme sur le plan recherche, TOLSTOÏ, lui, luttait de toute sa force morale contre la "scientification" de cet art millénaire. Et TCHEKHOV, pendant plusieurs années, subira son influence. Pourtant, sa tournure d'esprit est très scientifique. Ses descriptions ont la précision d'un botaniste. Ses études médicales, sur un plan intellectuel pur, lui avaient beaucoup plu, même si le "bachotage" des derniers examens avait pesé à un étudiant qui n'en était déjà plus un. A vingt-six ans, il découvre DARWIN et s'émerveille de cet esprit positif si proche du sien : "Quelle splendeur ! Lui, l'homme à la double vocation, au double talent, à la double carrière, accorde le même soin, la même valeur, le même respect à ses deux muses. A ses amis qui le pressent de choisir il explique : "Je ne veux pas qu'on voie la guerre où elle n'est pas. Les diverses connaissances ont toujours vécu en paix. L'anatomie et les belles-lettres ont une origine également noble, les mêmes buts, et n'ont aucune raison de se faire la guerre. Entre elles, il n'y a pas de lutte pour la vie. Si un homme connaît les lois de la circulation du sang, il est riche. Si en plus il apprend l'histoire des religions ou une romance de TCHAIKOVSKI, il ne devient pas plus pauvre mais plus riche encore... C'est pourquoi les génies ne se battaient jamais, et chez GOETHE, à côté du poète, coexistait parfaite-

ment le naturalisme....".

En ce qui le concerne d'ailleurs, comme GOETHE, il se sentait beaucoup plus "alerte et content de lui-même", quand il avait conscience d'avoir deux métiers au lieu d'un. Le choix répugnait à TCHEKHOV. "La médecine est ma femme légitime et la littérature ma maîtresse. Quand je me fatigue de l'une, je passe la nuit avec l'autre. Bien que cela puisse apparaître comme du dérèglement, ce n'est pas monotone, et d'ailleurs, aucune des deux ne perd quoique ce soit par mon infidélité. Si je n'avais pas la médecine, je ne pourrais guère consacrer mes loisirs et mes pensées à la littérature. Je n'ai pas le sens de la discipline". L'une lui apportait la rigueur, l'autre la poésie. Toute sa vie sera un lent balancement entre ces deux disciplines, secouée d'enthousiasme et d'abandons définitifs.

Mais c'est en la médecine, et en la science en général, que, malgré TOLSTOÏ, il croyait et il mettait ses espoirs pour sortir la Russie de l'impasse de misère sociale où elle s'enlisait. Le gouvernement tsariste était incapable de redresser et réorganiser ce trop vaste pays. Devant l'immensité de la misère, de nombreuses initiatives privées, à l'exemple de TOLSTOÏ lui-même, essayaient de lutter, organisant des écoles de villages, de dispensaires ou des soupes populaires pendant les périodes de famine. TCHEKHOV, devenu propriétaire terrien, sera le premier à organiser sur son domaine ces premiers secours. Mais si les moyens étaient les mêmes, les idées étaient très différentes. TOLSTOÏ voyait le salut dans le retour à la nature et au travail manuel ; TCHEKHOV, lui, voyait une libération de l'homme par la technique, elle-même issue de la science. Dans "Une morne histoire", TCHEKHOV met en scène le personnage d'un vieux médecin poète (toujours la dualité...), Nicolas Stepanovitch, à qui il fait s'écrier : "Maintenant à la veille de mourir tout comme il y a vingt ou trente ans, c'est la science qui seule m'intéresse. En exhalant mon dernier soupir, je continuerai à croire que la science est la chose la plus belle, la plus importante et la plus nécessaire dans la vie humaine, qu'elle a toujours été et sera toujours la plus haute manifestation d'amour et que c'est grâce à elle que l'homme parviendra à triompher, et de la nature, et de lui-même".

Lorsqu'il sera totalement détaché de l'influence de TOLSTOÏ, et qu'il aura acquis sa propre renommée littéraire, il se permettra une attaque plus directe, et confiera à ses amis : "Il y a plus d'amour de l'homme dans l'électricité et la machine à vapeur que dans la chasteté et le végétarisme".

Outre cette porte ouverte sur la construction d'un monde meilleur, la science est pour TCHEKHOV la source de "vérité", par l'objectivité qu'elle exige. "Il n'y a sur la terre rien d'impur aux yeux du chimiste". Or, le poète se doit d'être aussi objectif, aussi "vrai" que le chimiste. Dans ses carnets, il note pour lui-même : "si tu veux comprendre la vie, cesse de croire à ce qu'on dit et à ce qu'on écrit, mais observe toi-même et réfléchis".

Pourtant, cette vérité elle-même, qui seule mérite d'être proposée à l'homme, cette vérité blase et lasse. Dans ces mêmes carnets, TCHEKHOV note quelques pages plus loin : "L'homme ordinaire regarde la lune et s'attendrit comme devant quelque chose de terriblement mystérieux et d'impénétrable. Oui, mais l'astronome, lui, la voit avec de tous autres yeux. Il n'a plus et ne peut plus avoir d'illusions. Et moi-même, en tant que médecin, je n'en ai plus beaucoup. Bien sûr je le regrette, cela dessèche quelque peu ma vie...".

Amoureux de la science et amoureux de l'homme, TCHEKHOV ne trouvait pourtant pas dans la pratique médicale son épanouissement. Sa sensibilité extrême souffrait trop de la souffrance d'autrui pour rester indifférent. "Le moujik au ventre ouvert par un coup de fourche, l'enfant ébouillanté, l'infirmière adonnée à la morphine et qui finit dans un asile d'aliénés, la jeune épouse contaminée par un mari syphilitique, la petite fille à l'oreille pleine de vers, les enfants rachitiques et les vieilles avec des éruptions", tout ce monde douloureux le blesse et hante ses petites nouvelles. Sa science médicale encore trop jeune, était impuissante à soulager de telles détresses, et partant, sa pratique médicale le laissait insatisfait ; pendant plusieurs années TCHEKHOV sera médecin "par devoir". Il avoue à son amie Maria KISSELIEVA, après un retour à Moscou : "Je n'ai jusqu'à présent donné l'ordre d'accrocher mon enseigne médicale, et pourtant il faut faire de la clientèle, Brrr...".

Plus tard il s'orientera vers une médecine sociale et administrative, s'occupant de rassembler des fonds et de créer des dispensaires et des sanatoria, tout en participant aux conseils de Zemstvo, enfin en agissant en véritable "dame patronesse", non par idéal, mais par amour de l'homme. Son esprit positif prenait sa revanche de sa maladie.

En attendant, il se contentait de quelques satisfactions d'amour-propre. Il soignait sa famille : "Ma médecine progresse peu à peu. C'est un bien pour les nôtres. Je soigne ma tante Fédosia Jakolevna elle-même. J'ai soigné Ivan il n'y a pas longtemps. Avoir chez soi un médecin est une chose fort commode". Ou encore, il exploitait en littérature

le fruit de ses études et de sa pratique : "Ce n'est pas mal du tout d'être médecin, les dames disent que ma description de l'accouchement est vrai". Il était d'ailleurs le premier à reconnaître la valeur de cette source d'inspiration dans son métier de littérateur. "Je ne mets pas en doute que mes études médicales n'aient eu une sérieuse influence sur mon activité littéraire. Elles ont considérablement élargi le champ de mes observations, m'ont enrichi de connaissances dont la valeur pour moi, en tant qu'écrivain, ne pourrait être comprise que par un écrivain qui serait lui-même médecin. La connaissance des sciences naturelles et des méthodes scientifiques m'a rendu prudent et je me suis toujours efforcé, lorsque c'était possible, de prendre en considération les données scientifiques ; lorsque c'était impossible, je préférais ne pas écrire du tout".

Et la littérature se montra accueillante au jeune médecin. TCHEKHOV n'était pas homme à forcer un barrage, mais les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes devant lui. Melpomène, généreuse, lui ouvrit les bras.

Comme nous l'avons vu, TCHEKHOV n'avait écrit jusqu'en 1886 que des petits contes pour les journaux humoristiques moscovites et petersbourgeois. Il écrivait malgré lui, en laissant courir sa plume, sur des sujets anecdotiques et faciles, en laissant déjà, sur certains de ces contes, tels "Tristesse" ou "L'envie de dormir", une empreinte nostalgique et poétique qui caractérisera les oeuvres ultérieures. LEIKINE, son éditeur, malgré sa totale incompétence littéraire et artistique, était satisfait de son auteur et lui prodiguait des conseils paternels que mal venus, auxquels TCHEKHOV répondait d'ailleurs par les conseils médicaux que nous avons vus. C'est sur l'invitation de LEIKINE que TCHEKHOV fit pour la première fois, durant l'hiver 1885-1886, le voyage de St.-Petersbourg. Comme le petit provincial découvrit Moscou six ans plus tôt, TCHEKHOV découvrit Saint-Petersbourg avec émerveillement. Moscou l'avait séduit par l'intensité bouillonnante de la vie sociale, Saint-Petersbourg le ravit par la délicatesse, l'élégance, le raffinement de son savoir-vivre. Une bonne surprise l'y attendait, que LEIKINE, pour éviter une demande d'augmentation, avait eu bien soin de lui cacher : tout Petersbourg avait lu ses oeuvres, les aimait et voulait connaître et féliciter leur auteur. Il fut reçu dans les salons et les cercles littéraires "comme le Shah de Perse" ! On le présenta à des journalistes et des écrivains connus, comme SOUVORINE, BOURIENINE, et même au célèbre romancier GRIGOROVITCH. A Moscou la famille se réjouissait des bonnes nouvelles : "Ils m'ont tous invité et ont tous chanté mes louanges". Après les années difficiles, TCHEKHOV savourait, sans orgueil aucun, ce moment de gloire. Sa réussite, au

lieu de l'arrêter dans son élan, le stimula. Connaissant "a posteriori" le trac du jeune auteur devant la critique, sa plume courait moins vite : "Avant, quand je ne savais pas qu'ils lisaient mes contes et qu'ils les jugeaient, j'écrivais en toute sécurité, comme je mange des crêpes. Maintenant, quand j'écris, j'ai peur !". Mais il écrivit avec plus d'entrain encore. Il avait fait à Saint Pétersbourg la connaissance de SOUVORINE, qui était alors directeur du plus important quotidien russe : Temps Nouveaux, et qui lui avait proposé de collaborer à son journal. Les conditions étaient pour TCHEKHOV, beaucoup plus intéressantes que celles de LEIKINE et de ses "Eclats", autant sur le plan diffusion, que sur le plan financier, qu'en ce qui concerne le délai de dépôt des articles. Cette dernière condition était inappréciable pour TCHEKHOV, qui n'était jamais très maître de son temps : "A peine avait-il achevé la première page d'une nouvelle qu'un malade entra dans son cabinet. A la deuxième, un message urgent l'appelait au chevet d'un ami. A la troisième, il était l'heure de dîner, etc...".

Ainsi libéré de l'impératif d'une date, TCHEKHOV était prêt à se prendre au sérieux et à écrire une vraie grande oeuvre pour laquelle il osait espérer une parution dans un des grands périodiques de la capitale. "Qu'en pensez-vous ? Est-ce que je me trompe ?".

Non, il ne se trompait pas. Un événement inattendu allait venir lui confirmer qu'il était capable du meilleur. Trois mois à peine s'étaient écoulés depuis son retour de "Piter" qu'il reçut une lettre de la capitale septentrionale, signée de GRIGOROVITCH, le vénérable patriarche de la vie littéraire à qui il avait été présenté. Les bras ouverts, les mains tendues, GRIGOROVITCH écrivait avec émotion et quelque peu d'emphase : "Je suis convaincu que vous êtes destiné à créer des oeuvres admirables et véritablement artistiques". Suivait un long panégyrique des diverses et multiples qualités littéraires de TCHEKHOV. Enfin, en conclusion, GRIGOROVITCH suppliait son jeune confrère de prendre conscience de son talent, en cessant ses "gribouillages" d'écriture trop facile ou trop réaliste, pour s'attacher à une oeuvre plus longue, plus finie, plus "polie".

Abasourdi, TCHEKHOV eut du mal à garder son sang-froid. Tout en écrivant à Alexandre : "Je crois que le Vieux exagère...", il répondit au "Vieux" avec toute la sincérité de son coeur : "J'en ai presque pleuré, j'ai été profondément ému, et je sens encore maintenant qu'elle a laissé une empreinte profonde en mon âme..."

"Si j'ai un don qui exige le respect, j'avoue

devant la pureté de votre coeur que je ne l'ai pas respecté jusqu'à maintenant. Je sentais que j'avais ce don, mais je m'étais habitué à le considérer comme sans importance.

"Durant les cinq années que j'ai passées à errer d'un journal à l'autre, j'ai été gagné par leurs vues sur l'insignifiance de la littérature, et je me suis bientôt habitué à considérer mon propre travail avec dédain... Alors, je m'asseyais et j'écrivais, tout simplement !

"Voilà la première des raisons. La seconde est que je suis médecin et plongé dans la médecine jusqu'au cou. Personne n'a eu autant d'insomnies que moi à courir deux lièvres à la fois."

Et, plein d'élan, TCHEKHOV concluait : "Je n'ai que vingt-six ans, je mets tous mes espoirs en l'avenir".

Tel fut le coup d'envoi de la véritable carrière littéraire de TCHEKHOV.

Maladie de jeunesse à qui le succès vint trop brusquement, TCHEKHOV fut atteint, à cette époque, d'une certaine "suffisance"... Il écrivait à Alexandre des lettres paternelles où il multipliait les conseils littéraires, et qu'il signa une fois "Schiller Shakespearovitch Goethe".

Nicolas, brebis égarée de la famille, recevait pour sa part des conseils d'ordre moral dont il avait malheureusement besoin. TCHEKHOV, qui aimait beaucoup son frère et regrettait sa vie dépravée, lui exposait ce qu'était un homme "bien élevé" :

..."Ils respectent la personnalité humaine..."
 ..."Ils respectent la propriété d'autrui..."
 ..."Ils ont le coeur pur et craignent le mensonge..."
 ..."Ils ne sont pas vaniteux..."
 ..."S'ils ont du talent, ils le respectent..."
 ..."Ils développent en eux le sens esthétique..."

etc...

Tels sont les gens cultivés."

Et il concluait : "Ce qu'il faut, c'est travailler constamment, jour et nuit, lire sans cesse, étudier et faire preuve de volonté. Chaque heure est précieuse".

A Taganrog, le bon oncle Mitrophane reçut des descriptions détaillées des soirées et réceptions petersbourgeoises où son neveu avait été accueilli, admiré, félicité, adulé. A son amie Maria KISSELIEVA, plus discret, et plus

objectif aussi, il écrivit : "Je commence à cueillir quelques lauriers. Les médecins mes confrères poussent des soupirs quand ils me rencontrent, parlent littérature et tâchent de me persuader que la médecine les dégoûte".

Mais il travaillait aussi, les publications se multipliaient, le rythme s'accélérait toujours. "J'écris beaucoup et longuement mais je me jette de tous côtés comme un brûlé".

En 1888, un nouveau succès officiel vint couronner ce jeune front. L'Académie des Sciences lui décernait le prix Pouchkine à l'unanimité du jury (présidé il est vrai par GRIGOROVITCH) pour son récit "Au Crépuscule". Ce premier prix littéraire mit TCHEKHOV, et surtout ses parents, au comble de la joie.

Mais cette joie ne remplissait pas le coeur de TCHEKHOV. Au meilleur de ses succès, il n'était pas heureux. Pourtant l'atmosphère était chaleureuse dans la maison TCHEKHOV. On comptait peu de soirées sans amis autour du samovar, sans musique ou sans discussions animées, mêlées de farces joyeuses où TCHEKHOV excellait. Soirée que GRIGOROVITCH qui y participa une fois, appela "une bacchanale, ma chère, une véritable bacchanale !...". TCHEKHOV avait besoin de ce mouvement extérieur pour se masquer à lui-même sa propre insatisfaction. Il était conscient de son malaise et écrivait à SOUVORINE : "Je ne peux absolument pas vivre sans invités ; quand je suis seul, je ne sais pourquoi mais je suis pris de terreur comme si j'étais une frêle embarcation au milieu de l'océan".

Pourquoi cette angoisse, chez cet homme jeune, en ce début de carrière étincelant ? Pourquoi cette insatisfaction ? Alexandre, le confident des premières heures, recevait des lettres désabusées : "Je ne lis et n'entends que des mensonges, je vomis moralement de tant de vulgarité, je ne parle ni n'écris à personne, ma jeunesse est finie... lutte sordide pour manger tous les jours... froide vie de célibataire...". SOUVORINE même recevait des doléances d'un TCHEKHOV qui pourtant n'avait pas pour habitude de s'épancher : "Ma vie est dans l'ensemble pénible, et de temps en temps, je commence à ressentir de la haine, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant. Les conversations stupides et interminables, les invités, les sollicitateurs, les visites qu'on me paye deux à trois roubles et que je dépense en fiacre... tout, en fait, m'est tellement insupportable que j'ai envie de m'enfuir de la maison. Les gens m'empruntent de l'argent qu'ils ne me rendent pas, ils emportent mes livres, ils n'ont pas de respect pour mon temps... il ne me manque qu'un amour malheureux."

Tels étaient pêle-mêle les petits malheurs de TCHEKHOV, mais il n'y a pas là matière à dépression. La source du "malaise" est beaucoup plus profonde. A vingt-six ans, vingt-sept, vingt-huit ans, TCHEKHOV flotte comme "une frêle embarcation au milieu de l'océan".

La carrière qu'il a choisie le déçoit, "l'ennuie", et sa pratique l'irrite. La littérature, qu'il n'a pas choisie mais qui s'impose à lui, si elle lui apporte le succès, l'a fait pénétrer dans un monde artificiel de fausses valeurs, noyées de fausse sincérité et brimé par une censure omniprésente. "Pour la médecine, je n'aime pas suffisamment l'argent. Pour la littérature, je manque de passion". Il souffre de n'avoir pas fait de choix. Ses amis sont mariés, se sont orientés vers une carrière, ont des idées qui les caractérisent, enfin sont devenus des hommes. Lui, TCHEKHOV, reste adolescent. Il refuse de choisir une carrière et préfère "courir ses deux lièvres à la fois". Il n'est pas marié, et lorsqu'il aime, ne peut franchir une certaine barrière de pudeur et dépasser le ton badin du flirt, avançant mais reculant aussi vite, comme avec la belle Lika : "Je vous ai trouvée jolie, ce qui m'a étonné...". Il reste ancré au sein de cette famille, où l'attachement est solide et réciproque, mais qui lui pèse comme une pierre au cou.

Et puis, "il est charmant, TCHEKHOV, mais il manque un peu d'idées générales..." dira TOLSTOÏ, quelques années plus tard. Et TCHEKHOV est conscient de cette carence. Il se cherche une personnalité ou, à défaut, un personnage, et il ne réussit pas, au milieu du monde littéraire et politiquement engagé qu'il fréquente, à sortir de cette coquille de bon petit bourgeois travailleur et appliqué. "Je n'ai toujours pas de position politique, religieuse et philosophique, j'en change tous les mois ; c'est pourquoi je suis obligé de m'en tenir à raconter comment mes héros aiment, se marient, font des enfants, parlent et meurent". Il essaye pourtant, sous l'influence générale, de donner des idées à ses héros et un sens à ses récits. Mais le reproche persiste et TCHEKHOV, dépité, écrit : "Eh bien, alors je ne sais pas mordre ou je ne suis qu'une puce". Il comprendra l'année suivante que sa personnalité réside justement en cette absence d'engagement qui pèse et bride un talent d'artiste, et dans une lettre à un ami, il définira en quelques mots son futur caractère de "grand artiste" : "Mon Saint des Saints, c'est le corps humain, l'esprit, le talent, l'inspiration, l'amour et la plus absolue liberté, une liberté affranchie au sein de laquelle la force et le mensonge ne pourraient pas s'exprimer. Voilà le programme que je soutiendrai si j'étais grand artiste".

Nous sommes en octobre 1889. Il a vingt-neuf ans, il approche de la trentaine et s'en angoisse : "Quelle saleté ! Et je me sens encore comme si j'en avais vingt-deux !". Sa maladie, lentement mais inexorablement, le mine. Toujours un peu fuyant devant les prises de position, TCHEKHOV refuse de prendre sa maladie au sérieux. Refusant tout examen médical approfondi, refusant tout soin... il sème parcimonieusement quelques bulletins de santé à ses correspondants. "Température normale"... "appétit bon..." ou au contraire : "Je suis malade, je crache le sang et suis faible... je n'écris pas... J'ai peur de me soumettre à l'examen approfondi de mes confrères en médecine. Ils me découvriront tout à coup une sorte de respiration prolongée, ou de la matité ; il me semble que ce que j'éprouve vient moins du poumon que de la gorge..." "Je n'ai pas de fièvre...". A ce problème pulmonaire s'ajoutait d'ailleurs une série de petits maux non moins désagréables pour être moins angoissants : "J'ai eu horriblement mal aux dents, cela trois jours et trois nuits. Il arriva que je dus aller une de ces nuits à Moscou où, en une seule séance, j'ai fait arracher deux dents. Revenu à Moscou, je m'aperçus avec horreur que je ne pouvais plus ni marcher, ni m'asseoir...". TCHEKHOV souffrait d'hémorroïdes depuis qu'il était étudiant...

Il est difficile de connaître les sentiments de TCHEKHOV vis-à-vis de sa maladie. Il la négligeait, mais cherchait peut-être, en rassurant ses amis, à se rassurer lui-même. "Ce n'est probablement rien, mais tout de même, c'est désagréable". A son amie la doctoresse LINTVARIEVA, qui le met en garde et le supplie de se faire soigner, il répond gentiment mais fermement de "ne plus parler de tout cela"... Elle n'était d'ailleurs pas la seule à s'inquiéter. SOUVORINE, son éditeur devenu son ami intime, lui demanda un jour une mise au point à ce propos, et la réponse de TCHEKHOV témoigne bien de cet état d'esprit à la fois anxieux et négligent : "Aujourd'hui je réponds à votre dernière lettre. D'abord, les crachements de sang. J'ai eu le premier il y a trois ans, au Palais de Justice. Cela dura deux à trois jours, et ne produisit pas, en mon âme et chez les miens, une faible émotion. Le crachement était abondant. Le sang venait du poumon droit. Après cela, j'ai remarqué deux ou trois fois de l'hémoptysie, soit abondante, c'est-à-dire colorant épaissement chaque crachat, soit non abondante... Avant-hier, ou le jour d'avant, je ne me rappelle plus, j'ai vu du sang et il y en a eu hier aussi. Aujourd'hui, il n'y en a plus. Chaque hiver, à l'automne ou au printemps, et chaque jour humide d'été, je tousse. Mais cela ne m'inquiète que quand je vois du sang. Il y a dans le sang qui sort de la bouche quelque chose de menaçant comme les flammes d'un incendie. Quand il n'y a pas de sang, je ne m'inquiète pas et n'augure pas

encore une perte pour la littérature russe. La phtisie, ou autre affection sérieuse des poumons, ne se diagnostique qu'avec un ensemble de symptômes ; or, précisément, je n'ai pas cet ensemble. En moi-même, le crachement de sang venu des poumons n'est pas sérieux ; le sang coule parfois des poumons tout un jour ; il jaillit, le malade et son entourage sont épouvantés ; et cela... par cela que le malade ne finit pas. Et c'est ce qui arrive le plus souvent. Enfin, sachez-le à tout besoin, si quelqu'un certainement non-phtisique, a tout à coup du sang dans la bouche, il ne faut pas s'effrayer. Une femme peut perdre impunément la moitié de son sang et l'homme un peu moins que la moitié."

"Si mon crachement de sang survenu au Palais de Justice, était un symptôme d'une phtisie commençante, il y a déjà longtemps que je serais dans l'autre monde, voici ma logique".

Il savait pourtant que sa tante Fédosia, qu'il soignait, en était atteinte. Il savait aussi qu'il avait de la matité dans le poumon droit depuis deux ou trois ans. Enfin, il commençait à parsemer sa production littéraire de personnages de tuberculeux, comme dans sa pièce "Ivanov" où un docteur Lvov supplie Ivanov de prendre au sérieux la santé de sa femme, phtisique, et de lui donner ce dont elle a besoin, le repos et un séjour en Crimée... TCHEKHOV qui ne connaissait pas le repos et dont les seuls voyages étaient pour Saint Pétersbourg ou, l'été, l'Ukraine...

Au printemps 1889, l'état de son frère Nicolas, le peintre dit "Le Bigle", depuis longtemps délabré par l'alcool et une vie déréglée, s'aggrave brutalement. Une typhoïde se déclare et pendant une semaine, TCHEKHOV fera deux fois par jour le trajet qui le conduisait au domicile de Nicolas, ce qui lui prenait plusieurs heures par jour. Puis il s'aperçut que la typhoïde était le moindre de ses maux et qu'il était gravement tuberculeux. Appelant ses confrères au chevet du malade, ceux-ci ne purent que confirmer le diagnostic. "Il y a du côté droit une matité suspecte, et l'on entend des râles. Il y a eu aujourd'hui une consultation qui a décidé que la maladie est sérieuse, et que l'on ne peut pas faire de pronostic ferme. Tout dépend de Dieu".

Et, annulant tous ses projets, il accompagne Nicolas dans le Midi, chez ses amis les LINTVARIEV.

"L'un est malade, l'autre amoureux, le troisième parle trop... que d'ennuis j'ai avec eux tous."

Pourtant, l'Ukraine l'accueillit dans la joie d'un

printemps débutant. Et les premières semaines furent paisibles et insouciantes, quoique Nicolas, en malade exigeant, se conduisît "en vrai général". Car il n'allait pas mieux : "les affaires du peintre sont mauvaises. Les journées sont chaudes. Il boit beaucoup de lait, mais la température est la même ; le poids diminue chaque jour. La toux ne lui laisse pas de repos. Il est couché dans sa chambre, sort pour une demi-heure, dort souvent et délire dans son sommeil".

A nouveau, TCHEKHOV se heurtait à la terrible impuissance de sa médecine en face de ce mal surnois qui rongait son frère.

Seulement son frère ? TCHEKHOV commençait à reconnaître en lui les différents signes retrouvés chez Nicolas. La vie de garde-malade, déjà monotone, devint de ce fait rapidement intolérable. Après quelques semaines, TCHEKHOV n'eut qu'une idée : fuir ! Il supplia Alexandre de venir le remplacer au chevet de Nicolas mourant et partit pour un court voyage avec des amis. Mais deux jours après son départ, un télégramme, détrempé de pluie, le rejoignait : "Kolia est mort".

Kolia avait été vaincu par cette maladie qu'il hésitait encore à reconnaître en lui-même.

Bouleversé par la mort de son frère qu'il aimait beaucoup, TCHEKHOV eut du mal à retrouver un équilibre qui était déjà précaire. Une première fugue le fit quitter l'atmosphère endeuillée de sa famille pour rejoindre à Odessa un de ses amis qui accompagnait la troupe du théâtre Mali en tournée. La vie animée, gaie, mouvementée, intellectuelle du théâtre et de Yalta, aida TCHEKHOV à sortir de sa dépression.

En octobre il put rejoindre Moscou, sans un kopeck en poche, et reprendre sa plume qu'il avait bien négligée ces derniers mois. Il retravailla sa nouvelle "Une morne histoire: Journal d'un vieil homme" où il développait le thème de l'angoisse devant l'absence d'idéal, qu'il ne connaissait que trop bien. Il s'essayait à l'objectivité absolue, décrivant les opinions sans en juger la valeur : "Il faut les examiner comme des choses, comme des symptômes. Si je décris la danse de Saint Guy, vous n'irez sûrement pas la consérer du point de vue du chorégraphe ? N'est-ce pas ? La même chose pour ces opinions".

En prose comme au théâtre où il donna "Ivanov", "L'Ours", "Oncle Vania", le succès continuait à le couronner de lauriers.

Mais cela n'apaisait pas l'angoisse de TCHEKHOV.

Persistait cette "stagnation dans son âme...". Et TCHEKHOV en arriva à une décision que, près d'un siècle plus tard, personne n'a encore pu expliquer : organiser un voyage aux bagnes de Sakhaline, en se fixant pour but d'enquêter sur les conditions sociales de la vie des bagnards.

Influence de TOLSTOÏ et de son activisme social ? Fuite d'un monde qu'il méprise et où il sent qu'il ne peut s'épanouir ? Désir de se retrouver lui-même et de se réaliser par un coup d'éclat ? Intérêt réel pour le monde carcéral, dont il reparlera souvent plus tard ? Besoin de se faire oublier pour sortir des ornières d'une vie intellectuelle gratuite où il s'embourbe ? Essai d'individualisation, vis-à-vis de "cette intelligentsia sommeillante, apathique, paresseuse, raisonneuse et froide, qui s'enivre tristement avec un verre, qui grogne sans cesse et nie joyeusement tout parce qu'il est plus facile à un cerveau paresseux de nier que d'affirmer"?.

TCHEKHOV tourne une page. "En janvier, j'aurai trente ans ! Salut au vieux célibataire ! Brûle jusqu'au bout, bougie inutile !".

°
° °

1890 - SAKHALINE OU MANIA SAKHALINOSA

Une fois le projet de voyage lancé, TCHEKHOV eut à faire face aux multiples objections, d'ailleurs très justifiées, de tous ses amis. Pourquoi Sakhaline et ce voyage de seize mille kilomètres ? Pourquoi une enquête sur le baigne et les bagnards ? Pourquoi la Sibérie lorsqu'on souffre des poumons ? Entreprise insensée, difficile, dangereuse...!

C'est en élaborant les réponses à ces objections que TCHEKHOV prit réellement à coeur son projet. Sa fierté l'obligeait à aller jusqu'au bout. Il se mit à préparer un plan complet d'une étude scientifique de Sakhaline. Sa bibliographie comportait plus de soixante-cinq volumes. Macha et ses amies allèrent lui recopier des documents à la bibliothèque Romantsiev de Moscou, tandis que lui, installé chez SOUVORINE à Saint Pétersbourg, essayait de se faire introduire auprès des autorités pénitentiaires. Ces préparatifs on ne peut plus sérieux le rendirent heureux - heureux de retrouver un but, un objectif, un mode d'organisation rationnelle et scientifique. Il projetait d'écrire à son retour une façon de "thèse" et rassurait SOUVORINE de cet argument : "Je veux écrire cent à deux cents pages et, de cette manière, payer une partie de ma dette envers la Médecine que j'ai, vous le savez, traitée comme un cochon... Qui de plus est, je suppose que ce voyage représentera six mois de labeur ininterrompu, physique et moral, et cela aussi est essentiel pour moi, car je suis Ukrainien et je commence à devenir paresseux. Il faut que je me dresse moi-même. Ce voyage est peut-être une absurdité - de l'entêtement, un caprice - mais réfléchissez et dites-moi ce que j'ai à perdre en partant ?...". "Vous écrivez, par exemple, que Sakhaline ne sert à rien à personne et n'intéresse personne. Est-ce que c'est vraiment exact ? Sakhaline ne peut être inintéressante et inutile que pour une société qui n'y exile pas des milliers de personnes et qui ne dépense pas des millions pour l'entretenir... Sakhaline est le seul endroit où l'on peut étudier la colonisation des forçats ; toute l'Europe s'y intéresse et nous pas ?... D'après

tous les livres que j'ai lus et que je lis, il est clair que nous avons envoyé des millions de personnes pourrir en prison, que nous les avons laissées pourrir tranquillement, comme des barbares, sans y réfléchir un seul instant ; nous avons forcé des gens enchaînés à marcher dans le froid, pendant des dizaines de milliers de verstes, nous les avons rendus dépravés, nous les avons laissés attraper la syphilis, nous avons multiplié les criminels, et, de tout cela, nous avons rejeté la responsabilité sur des geôliers au nez rouge. Maintenant, toute l'Europe cultivée sait que les geôliers ne sont pas coupables, mais nous tous. Mais cela ne nous regarde pas, ne nous intéresse pas ?... Non, je vous assure que Sakhaline est intéressante, et je regrette seulement que ce soit moi qui y aille et non pas quelqu'un d'autre qui connaisse mieux la question et qui soit plus capable d'éveiller l'intérêt du public."

Ainsi le projet prenait corps. TCHEKHOV s'acheta une pelisse en peau de mouton, un manteau de cuir, des bottes, un revolver, et un couteau pour "couper les saucissons et chasser le tigre"... et le 21 avril 1890, en gare de Jaroslav où famille et amis étaient venus l'accompagner, le train s'ébranla, emportant TCHEKHOV à l'autre bout du monde... "Ni pour se livrer à des observations, ni pour chercher des impressions, mais simplement pour vivre six mois d'autre façon qu'il ne l'a fait jusqu'à présent."

Le voyage d'aller fut pénible, ressemblant à "une longue maladie chronique qui traîne...". La Sibérie était encore plongée dans son rude hiver, l'équipement de TCHEKHOV s'avéra insuffisant, et sa "toussante et hémorroïdienne personne" était peu faite pour supporter froid, cahots, soubresauts, grincements et mauvaise nourriture. Pourtant, après trois semaines de voyage au grand air, les bulletins de santé étaient bons : "Il y a longtemps que j'avais aussi peu toussé que maintenant".

Et lui qui se défendait de tout esprit d'observation ethnologique ou médical, ne pouvait s'empêcher de noter : "Ici, pas de diphtérie. Il y a surtout de la variole noire, mais, chose étrange, elle est moins contagieuse qu'ailleurs. Après deux ou trois cas de mort l'épidémie cesse. Il n'y a ni hôpitaux ni médecins, il n'y a que des officiers de santé (les Feldshers). La saignée et les ventouses scarifiées sont pratiquées dans d'énormes et de sauvages proportions. J'ai consulté en route un Israélite, malade d'un cancer du foie. Il est maigre, a à peine le souffle, mais cela n'empêchait pas les "Feldshers" de lui appliquer douze ventouses scarifiées..."

Fleuves, villes, paysages défilèrent. Après Tomsk, Irkoutsk, le Lac Baïkal, et enfin Alexandrovsk, ville principale de Sakhaline.

Bien accueilli par les autorités de la ville qui lui ouvrirent les archives centrales de la prison, lui fournirent les statistiques et autorisèrent son enquête auprès des prisonniers, TCHEKHOV se mit au travail. Il avait un plan précis en tête et une idée du livre qu'il voulait écrire. Pour s'introduire dans les colonies pénitenciaires, il prit le parti du recensement et fit imprimer des fiches qu'il alla remplir lui-même, d'abord dans les prisons, puis à l'intérieur de l'île de cabane en cabane, souvent seul, quelquefois accompagné d'un gardien armé. Il remplit ainsi quelque dix mille fiches, toutes conservées aujourd'hui à Moscou.

Il était difficile à un enquêteur sensible comme TCHEKHOV de ne pas être bouleversé par ce qu'il rencontrait. Les conditions des femmes et des enfants, tout particulièrement, l'émouvaient. Les quelques "femmes libres" venues rejoindre leur mari, n'avaient pour seule ressource que la prostitution et y encourageaient leurs filles, même très jeunes. Les mères vendaient leurs fillettes. Eglises et écoles étaient totalement insuffisantes et les enfants entièrement livrés à eux-mêmes dans ce milieu brutal. "A Sakhaline pas de maladies contagieuses, très peu de syphilis héréditaire ; par contre j'ai rencontré des enfants aveugles, sales, couverts d'éruptions et de maladies causées par la misère".

Quant aux forçats, dont le bruit des chaînes résonnaient sur les pavés de la ville, ils étaient soumis aux châtiments corporels, et TCHEKHOV, qui assista un jour à une séance de fouet, fut tellement bouleversé du spectacle qu'il dut sortir de l'enceinte, tandis que résonnait le bruit des coups sur la chair sanglante et qu'un fonctionnaire continuait d'annoncer : "Vingt-quatre, vingt-cinq...". "Quelque chose en moi s'est déchiré en morceaux et a gémì de mille voix..."

Au mois de septembre, après trois mois de travail intense, TCHEKHOV estimait avoir fait le tour du problème. "J'ai tout vu. Je ne sais pas ce que j'en tirerai, mais j'ai déjà fait pas mal de choses. Cela suffirait pour trois "thèses". Et surtout, il confiait à sa mère : "J'ai le mal du pays et je suis fatigué de Sakhaline. Depuis trois mois, je ne vois que des condamnés ou des gens qui ne peuvent parler de rien d'autre que de travaux forcés, de fouet ou de prisonniers. Triste existence..."

Et il entreprit son voyage de retour. Celui-ci

fut heureusement beaucoup plus agréable que le premier. Il se fit par bateau : via la Mer de Chine, Singapour, Ceylan "où je me suis rempli les yeux de palmiers et de femmes à la peau de bronze...". Port-Saïd, le canal de Suez, le Mont Sinaï, Constantinople, et enfin Odessa.

C'est avec des cris de joie qu'il retrouva Moscou. "Hourra ! Me voilà enfin chez moi assis à mon bureau. J'ai maintenant l'impression de n'avoir pas quitté mon bureau. Je suis bien portant jusqu'à la moelle des os... Je me suis beaucoup instruit et je reviens écoeuré... J'ai extrêmement travaillé pendant deux mois sans aucune peine. Ce n'est que le troisième mois que la fatigue a commencé en raison de mon ennui et de la crainte de voir le choléra se propager de Vladivostock à Sakhaline. Je redoutais de passer l'hiver au bagne".

Psychologiquement, TCHEKHOV était un autre homme, il avait pris du recul, s'était dégagé des influences et retrouvé lui-même : "Comme vous aviez tort quand vous me conseilliez de ne pas aller à Sakhaline ! J'ai des myriades de moucheron dans la tête, le diable sait combien de plans et toutes sortes de choses, alors que je ne serais qu'une créature aigrie maintenant, si j'étais resté à la maison. Avant mon voyage la Sonate à Kreutzer était pour moi un événement et maintenant, elle me paraît ridicule et me semble embrouillée et niaise. Il se peut que mon voyage m'ait mûri, il se peut qu'il m'ait fait perdre la raison, le diable seul dirait ce qui se passe en moi".

Physiquement par contre, après cet intermède de six mois, la maladie reprenait le dessus, et très tôt, TCHEKHOV se plaignit à nouveau de violents accès de toux, de migraines, de palpitations cardiaques, et surtout d'une extrême sensation de lassitude.

Il entreprit pourtant la rédaction de l'ouvrage qu'il avait projeté, ce qui l'obligea à se documenter. Le résultat est un petit volume très technique, émaillé de chiffres et de descriptions précises, mais où TCHEKHOV laisse son empreinte par la finesse, l'humanisme et parfois un certain humour dans les observations d'un ouvrage qui se voulait scientifique. "Mon "Sakhaline" est un ouvrage académique qui me vaudra le prix du métropolitain Macaire. La médecine aurait tort maintenant de me reprocher ma trahison. J'ai rempli mes devoirs envers la science, ce n'est pas un livre pédant, je suis content que cette dure capote de prisonnier fasse partie de ma garde-robe littéraire". Mais le livre fut long et difficile à écrire. TCHEKHOV voulait, cette fois-ci, donner un sens à son oeuvre, et soutenir une thèse : "Je bataillerai contre les punitions à vie dans lesquelles je vois la cause

de tous les maux, et contre les lois de la déportation à mon avis surannées et contradictoires". Peu habitué à ce style de littérature, TCHEKHOV ne publia son livre que cinq ans après son retour et il est loin d'avoir la virulence qu'il aurait voulu lui donner au départ.

Tirons avec TCHEKHOV la conclusion de ce voyage :
"Au total, je me suis démoli les nerfs et me suis donné la parole de ne pas revenir à Sakhaline".

°
° °



1896

1891-1898 - MELIKHOVO

I - MEDECIN A MELIKHOVO

A son retour de Sakhaline, suivant le perpétuel mouvement de balance de la nature, TCHEKHOV eut envie de se replonger dans la vie sociale, mondaine et littéraire, et il partit pour Saint Pétersbourg. Il voulait organiser une collecte de livres et de manuels scolaires pour les écoles de Sakhaline. On lui proposa même de l'introduire auprès de l'impératrice à ce sujet, mais la rencontre ne se fit pas. Il réussit toutefois à faire envoyer à Sakhaline deux mille deux cent volumes, à destination des enfants déshérités des colonies pénitentiaires.

Lui qui revenait de six mois de solitude et d'authenticité humaine, il se laissa emporter par le tourbillon des mondanités petersbourgeoises. Toute la société cultivée attendant ses impressions : "Ils attribuent une signification à laquelle je ne me serais pas attendu à mon voyage à Sakhaline. Ils attendent mon livre et lui prédisent un véritable succès mais je n'ai pas le temps de l'écrire !". Lui qui voulait parler de manuels scolaires et des problèmes sociaux du bagne, se trouvait submergé de "conversations futiles et imbécillités" qui usèrent sa résistance physique et surtout psychologique : "Je suis fatigué comme une danseuse après cinq actes et huit tableaux...". Peut-être moins brillant que ne l'attendait l'intelligentsia; un petit poème circula :

"Un certain TCHEKHOV, écrivain de talent,
Est parti dans l'île de Sakhaline chercher
L'inspiration dans l'abomination.
Et ne l'y ayant pas trouvée,
Tranquillement s'en est retourné.
Moralité :
Ne vous évertuez pas plus que de raison
Pour trouver l'inspiration."

Aussi rentra-t-il à Moscou sans regret. Mais il ne tenait toujours pas en place et parlait de repartir. Le 5 mars 1891, soit trois mois après son retour de Sibérie, il écrivit à SOUVORINE : "Nous partons ! J'accepte d'aller où vous voudrez et quand vous voudrez, mon âme bondit de ravissement.". Dix jours plus tard, ils étaient en route pour Vienne, l'Italie et la France.

Ce voyage dura six semaines, après lesquelles TCHEKHOV, qui avait épuisé ses ressources d'enthousiasme et commençait à s'ennuyer, fut content de rentrer chez lui. De Moscou, il repartit d'ailleurs immédiatement pour la campagne, Micha ayant loué pour lui une datcha à Alexine, près de Toula, où il projetait de passer l'été. Là, il organisa une vie régulière, travaillant les trois premiers jours de la semaine à Sakhaline, écrivant les trois jours suivants sa nouvelle "Le Duel" destinée à rembourser les dettes occasionnées par ses voyages successifs, et pratiquant selon la demande, une médecine qu'il avait un peu maltraitée ces dernières années, mais avec laquelle il ne se réconciliait toujours pas : "Ah ! que les malades m'ennuient ! Un propriétaire voisin présente une attaque de nerfs et on me traîne chez lui dans un affreux et inconfortable britchka... Le comble du fastidieux, avec le pesage des poudres médicamenteuses, ce sont les paysannes avec leurs petits..."

Au milieu de l'été, il échangea sa modeste datcha d'Alexine contre une autre, plus agréable, à Bogimovo. Et ici comme dans toutes ses villégiatures d'été, une clientèle spontanée se présenta dès que le voisinage sut qu'il était médecin. Voilà TCHEKHOV à nouveau mal à l'aise devant "la masse de gens malades et l'odeur du iodoforme". Pourtant, le contact humain que lui apportait sa pratique l'enrichissait de scènes populaires et d'exemples dont il s'instruisait. "Une paysanne charriait du seigle quand elle est tombée de sa charrette la tête la première. Elle s'est gravement blessée.. on me l'a amenée. Elle geignait, grognait et priait Dieu de mourir, mais en même temps regardait le paysan qui la portait et murmurait : "Laisse tomber les lentilles, Kirila, tu pourras les battre plus tard, mais bats l'avoine tout de suite !". Je lui ai dit d'oublier son avoine, qu'il y avait des choses plus sérieuses à discuter pour le moment, et elle me dit : "Mais mon avoine est tellement bonne !". Elle m'a fait envie, cette paysanne affairée. La mort est facile pour ces gens-là".

Par ailleurs il poursuivait la difficile rédaction de son "Sakhaline", pour laquelle son humeur était variable. "J'écris mon "Sakhaline" et je m'ennuie, je m'ennuie, je suis fatigué de vivre au plus haut degré" Mais aussi : "Sakhaline

avance. Il y a des moments où j'ai envie de rester dessus trois ou cinq ans et d'y travailler frénétiquement. Mais à d'autres moments, je suis pris de doute et j'ai envie de cracher dessus".

Par ailleurs sa production littéraire était abondante : au "Duel" succédèrent de nombreuses nouvelles de moindre envergure : "Les Paysannes", "La Cigale", "L'Epouse", qui contenaient presque toutes ce mélange de portraits de scientifiques très positifs, au milieu de quelques défaitistes rongés par l'ennui ou d'intellectuels frustrés.

Un phénomène social allait rompre cet ennui, que TCHEKHOV lui-même ressentait à un tel degré. A la fin du mois d'août, après les récoltes, il écrivit à SOUVORINE : "Une année de famine se prépare, il y aura toutes sortes de maladies, et même de petites émeutes". En effet, avant l'hiver, celle-ci se déclara. Une fois de plus, les autorités gouvernementales furent incapables de maîtriser la situation. Dans une nouvelle publiée l'année suivante, TCHEKHOV décrit ce tableau pénible : "Installés à trois ou quatre familles par maison, il n'y a rien à manger, c'est la famine, une épidémie générale de typhus de consommation ou exanthématique... Dans les maisons, c'est une infection, personne pour donner de l'eau aux malades, personne pour en apporter, et comme nourriture, seulement des pommes de terre gelées".

Les initiatives privées, quoique interdites par le ministère des Affaires Intérieures, qui réservait ce soin à la Croix-Rouge et à l'Eglise, essayaient d'apporter une aide à ces milliers de paysans touchés. TOLSTOÏ le premier, publia des articles dans la presse, russe et étrangère, édita des livres au profit des victimes et, aidé de sa famille, organisa plusieurs centaines de soupes populaires. TCHEKHOV aurait voulu lui aussi faire quelque chose, et lui qui avait si souvent critiqué récemment cette philosophie sociale et altruiste, béait d'admiration : "TOLSTOÏ, ah, ce TOLSTOÏ ! Actuellement ce n'est pas un homme, mais un surhomme, un Jupiter !".

Fort de son expérience de Sakhaline et des contacts qu'il avait eus alors avec les autorités, TCHEKHOV résolut de s'intéresser à la province de Nijni-Novgorod, où l'un de ses anciens amis était chef du Zemstvo. Il rédigea un appel aux donateurs dans la presse, écrivit à ses propres amis et recueillit des fonds lors de dîners et réunions. Notre "dame patronesse" réussit ainsi à envoyer à Nijni quelques sommes malheureusement modestes, et qu'un quiproquo lui fit adresser à une adresse erronée, ce qui en limita encore l'utilisation. Il ne se découragea toutefois pas, entreprit

un voyage à Pétersbourg puis à Nijni, mais entravé par la vie mondaine à laquelle il ne pouvait se soustraire, et par son attachement à une actrice qu'il appelait sa "reine Ukrainienne", les résultats pratiques et financiers furent minces. "Pour ce qui est des soupes populaires, nous nous montrons aussi absurdes et naïfs que des jeunes gens..."

D'autant plus qu'à cette même époque de l'hiver 1891, la maladie, sa vieille compagne, refit son apparition et le cloua au lit, avec une mauvaise grippe et des complications pulmonaires. Autour de lui, la mort vint chercher en quelques semaines sa tante Fédosia, qu'il avait longtemps soignée pour sa tuberculose, ses amis poètes PALMINE et KOU'REPINE, et d'autres encore. Cela ne modifiait d'ailleurs pas son attitude et il continuait à refuser tout examen.

"Je continue à m'abrutir, à m'abêtir, à devenir indifférent à tout, à végéter, à tousser et je me mets à penser que ma santé ne redeviendra plus ce qu'elle était. Du reste, tout vient de Dieu ! Les traitements et les soucis de ma propre santé m'inspirent quelque chose qui ressemble à du dégoût. Je ne me soignerai pas ! Je veux bien boire des eaux et prendre de la quinine, mais je ne permettrai pas qu'on m'ausculte !".

A peine rétabli de cette mauvaise grippe, un nouveau refroidissement avec de violentes douleurs dans le dos l'obligea à s'aliter à nouveau, ce qui limitait de plus en plus son activité dans la lutte contre la famine et le faisait envier secrètement l'efficacité de TOLSTOÏ. Le moral était mauvais : "J'avance sans doute vers la vieillesse (il a 31 ans), et si ce n'est elle, je vais à la rencontre de quelque chose de pire..."

C'est durant cet hiver 1891-1892, déjà bien occupé, que TCHEKHOV réalisa son rêve le plus cher. Petit-fils de paysan, des liens très forts l'avaient toujours attaché à la terre et à la nature. Ses vacances campagnardes d'enfant l'avaient fortement marqué et il suffit de lire son récit "La Steppe" pour comprendre à quel point il percevait la nature et ses mille et une palpitations de la vie. Ce rêve d'être propriétaire terrien, il n'avait jusqu'alors pu le réaliser, ligoté comme il l'était par les soucis d'argent, quoiqu'il enviât depuis longtemps les écrivains propriétaires qu'étaient TOLSTOÏ et TOURGUENIEV. Après ce voyage à Sakhaline et une année agitée, mouvementée, tourbillonnante, ce projet s'imposait à lui avec une force inhabituelle : "Quand j'habiterai la province, ce dont je rêve jour et nuit, j'exercerai la médecine et je lirai des romans". Il y voyait la solution à ses multiples problèmes de santé comme d'argent : il exer-

cerait la médecine neuf mois par an, se réservant trois mois d'hiver à Moscou consacrés à la littérature, et la vie à la campagne serait beaucoup moins chère : "Ah ! la liberté ! la liberté ! Si je peux vivre avec deux mille roubles par an, ce qui n'est possible qu'à la campagne, je serai absolument libéré de toute inquiétude à propos de l'argent qui entre et qui sort. Alors je travaillerai, et je lirai, je lirai. En un mot, ce serait de la confiture, et pas simplement la vie".

Et en février 1892, il s'engagea à acheter sans l'avoir vue, une propriété de cent soixante-quinze acres, à quatre-vingts kilomètres de Moscou, pour la somme de treize mille roubles, soit beaucoup plus qu'il n'avait imaginé pouvoir y mettre.

En mars, il prit possession de la petite maison du domaine. Elle était moderne et plutôt modeste, mais de proportions agréables et TCHEKHOV essaya tout de suite de l'aménager pour que chacun y fût à son aise.

Pour lui-même, il envisageait désormais une vie de gentleman-farmer renouant avec sa "femme légitime" depuis longtemps abandonnée, la médecine. "J'ai acheté tout un tombereau de médicaments. Je veux aussi m'acheter un microscope et m'occuper de microscopie médicale. Engénéral, je veux faire de la médecine de la façon la plus sérieuse".

Une troisième grande période de sa vie d'adulte commençait pour TCHEKHOV, qui sera la plus épanouie, la plus paisible, la plus créatrice. Ses occupations étaient celles de tout propriétaire : planter, construire, tailler, semer, restaurer... et ces travaux "ennuyeux et faciles" remplissaient de bonheur ce petit-fils de serf. S'y ajoutaient ses occupations de médecin de campagne, car le voisinage apprit vite sa qualité de médecin et les moujiks se pressèrent au portail de Melikhovo. TCHEKHOV les recevait, aidé de Macha, et cette rencontre avec les paysans lui permit d'établir un contact et de s'intégrer rapidement à la vie de la région : "Les moujiks et les boutiquiers, je les ai en main, j'ai gagné. L'un a eu une hémorragie de la gorge, l'autre la main coincée par un arbre, le troisième sa petite fille malade... Il se trouve que sans moi, ils n'auraient qu'à se laisser mourir. Ils me saluent respectueusement, comme les Allemands leur pasteur, je les traite convenablement, suis leur ami, et tout va bien".

La première année fut d'ailleurs la plus dure sur le plan médical car, succédant à la famine, le choléra fit son apparition et TCHEKHOV prit la responsabilité de l'organisation des secours dans son district, soit de vingt-cinq

villages, quatre usines et un monastère. Il fit construire deux grands bâtiments assez bien équipés, et cinq plus sommaires, pour l'isolement des malades. Il quêtait l'argent des fournitures auprès des industriels de la région et obtint d'excellents résultats.

A la fin de l'été, il pouvait écrire avec satisfaction à SOUVORINE : "L'assemblée de Zemstvo se réunira le 20 octobre. Je serai, paraît-il félicité pour l'organisation de mon poste de secours. Du début août au 15 octobre, j'ai inscrit sur mes fiches 500 malades, mais j'en ai examiné au moins mille. Mon poste était installé dans deux excellents baraquements et il se trouvait sur place un médecin et une infirmière. On y recevait les malades, on faisait des visites en règle, des rapports médicaux étaient transmis au bureau sanitaire. Les dépenses se sont soldées à 110 roubles et 75 kopecks. J'ai tiré la part du lion auprès de mes voisins les industriels qui ont payé pour le Zemstvo".

Pendant trois mois il avait sillonné la région dans une voiture inconfortable, sur des chemins qu'il ne connaissait pas, visitant des villages, faisant des conférences sur l'épidémie à des gens ignorants et méfiants, recueillant des renseignements pour le Conseil Sanitaire dont il faisait lui-même partie et s'occupant de la lutte contre l'extension de l'épidémie. Cette vie active et engagée lui inspirait des sentiments contradictoires. Tantôt il se plaignait de s'ennuyer : "Ne pas s'appartenir, ne penser qu'à la diarrhée, sursauter la nuit parce qu'un chien aboie ou qu'on a frappé à la porte (est-ce que ce n'est pas moi qu'on est venu chercher ?), conduire des haridelles sur des routes inconnues, ne lire que des choses sur le choléra, n'attendre que le choléra, et en même temps être totalement indifférent à cette maladie et aux gens dont on s'occupe, il y a de quoi, mon bon monsieur, user n'importe qui !".

Commentaire d'un homme fatigué. En août, septembre, le ton change, les lettres se font plus enthousiastes : "Je n'ai pas le temps d'écrire, la littérature est abandonnée depuis longtemps et je suis nu et misérable, ayant trouvé plus convenable pour moi et pour la sauvegarde de mon indépendance de renoncer au traitement que touchent les médecins de district. Je m'ennuie, mais quand on observe le choléra à vol d'oiseau, on y trouve pas mal de choses intéressantes... Plus de bon que de mauvais, et, sous ce rapport, il est très différent de la famine que nous avons connue cet hiver. Maintenant, tout le monde travaille - travaille énormément. A la foire de Nijni-Novgorod, on fait des miracles qui peuvent obliger TOLSTOÏ lui-même à respecter la médecine et l'intervention des hommes cultivés dans la vie quotidienne. On dirait que le choléra a été pris au lasso !".

Un mois plus tard, le ton monte encore : "A Nijni, les médecins et les hommes cultivés en général ont fait des miracles. J'étais éperdu d'enthousiasme en lisant cela. Dans le bon vieux temps, quand des milliers d'hommes tombaient malades et mouraient, on ne pouvait même pas rêver aux extraordinaires victoires qui s'accomplissaient maintenant sous nos yeux. Quel dommage que vous ne soyez pas médecin et ne puissiez partager ma joie, c'est-à-dire que vous ne puissiez suffisamment sentir et comprendre, ni apprécier tout ce qui est en train de se faire."

Et enfin : "Cet été, la vie a été dure, mais il me semble maintenant que je n'ai jamais eu un aussi bon été que celui-là. Malgré le choléra et l'absence d'argent qui m'a tenaillé jusqu'à l'automne, j'avais plaisir et envie de vivre".

Il nous est difficile d'imaginer à l'heure actuelle ce que pouvait être le tableau d'une épidémie dans la Russie de l'époque. Dans "Oncle Vania", TCHEKHOV nous donne un aperçu d'une épidémie de typhus telle qu'il a dû en vivre durant cette période :

"Pendant la troisième semaine de Carême, je suis allé à Malitjkoïe où il y avait une épidémie... le typhus... Dans les isbas, les gens étaient couchés en tas, pêle-mêle avec les veaux, par terre. Leur saleté, leur puanteur... des petits cochons... J'y suis resté toute la journée sans m'asseoir un instant, sans boire ni manger, et à peine rentré chez moi, on m'amène sans me laisser souffler une seconde, un aiguilleur des chemins de fer : je l'ai couché sur la table pour lui faire une opération, et voilà-t-il pas qu'il s'avise de mourir sous le chloroforme. Et là où cela n'avait aucune raison d'être, les sentiments se sont mis à revivre en moi et j'ai eu des remords comme si je l'avais assassiné."

Il ne perdait pourtant pas sa bonne volonté vis-à-vis des paysans. L'été, la famine régna encore dans la région et TCHEKHOV, dont la récolte était très belle, ordonna qu'elle fût vendue dans les villages à des prix réduits. Et les paysans pensèrent qu'il était simple d'esprit...

Un autre témoignage nous est rapporté par un de ses amis, TELECHOV, sur son attitude sociale durant cette période, faite pour lui, de Melikhovo : "Je me souviens d'une conversation que j'eus par hasard avec un vieux paysan de Lopasnia, un village où TCHEKHOV dispensait à tous des soins médicaux. Ce vieux paysan était un artisan manifestement aisé, fileur de soie de son état. Assis à côté de lui sur une banquette dure de troisième classe, nous nous mîmes à

bavarder pour passer le temps. En apprenant qu'il était de Lopasnia, je lui dis que je connaissais quelqu'un dans le coin.

- "Qui donc ?

- "Le docteur TCHEKHOV.

- "Ah ! Anton PAVLOVITCH ! dit le vieillard en souriant gaïement, l'air heureux. Mais il ajouta aussitôt en fronçant les sourcils :

- "Un drôle d'homme ! Et il conclut, décidément sévère et désapprobateur :

- "Un niais !

- "Un niais, qui ça ?

- "Mais Anton PAVLOVITCH ! Juges-en toi-même, est-ce raisonnable ? Il est venu chez nous soigner ma femme, je ne sais combien de fois ; et il a fini par la guérir. Puis c'est moi qui suis tombé malade. Il m'a guéri également ; je lui offre de l'argent, et lui, il refuse. - "Voyons Anton PAVLOVITCH, mon ami, que fais-tu là ? Tu n'es pas bête, tu connais ton métier, et voilà que tu refuses de l'argent ! Comment feras-tu pour vivre ?". Et je lui dis encore comme ça : "Pense un peu à toi, que deviendras-tu si, Dieu t'en préserve, tu perds ta place ? Ça peut arriver à n'importe qui. Tu n'es pas doué pour le commerce. Dis-moi, que feras-tu alors les mains vides ?".

Et lui ne faisait qu'en rire : "Si je perds mon emploi, qu'il me dit, c'est bien simple, j'épouserai une riche marchande...". - "Mais qui voudrait de toi, que je lui dis, si tu n'as pas d'emploi ?". Et lui de rire encore comme s'il s'agissait d'un autre".

Autant TCHEKHOV se montrait quêteur habile et loquace lorsqu'il s'agissait des victimes de la famine, autant il se montrait négligent à l'égard de ses propres gains. Outre les conseils qu'il donnait, les consultations et les médicaments qu'il distribuait, TCHEKHOV apportait aux malades sa bonté, sa douceur, ce sourire imperceptible, cette compréhension humaine si profonde qu'une de ses malades racontait : "Nous avons ici un médecin comme il n'y en a pas à Moscou. Il habite à six verstes : Anton PAVLOVITCH... On le porte dans son coeur, dans son coeur !".

Cette années-là la littérature aussi s'inclina devant la médecine : il publia durant l'été deux récits dont l'un, "Salle N° 6", avait pour sujet le milieu psychiatrique, qui l'intéressait beaucoup à cette époque. On y voit un jeune psychiatre prenant un poste dans un hôpital de province où règne en maître un infirmier ivrogne, colérique et brutal. Pénétré de ses responsabilités, le doux docteur Raguine essaye de réformer son hôpital, en luttant contre l'infirmier Nikita. Mais celui-ci se montre le plus fort, le plus dur, et petit à petit, notre médecin abandonne l'espoir de pouvoir changer quelque chose à ce système dont il se sent victime. Jusqu'au jour où il est lui-même enfermé dans son propre hôpital. Il prend alors conscience de l'horreur de cette vie que, par faiblesse, il a fait supporter aux aliénés dont il était responsable.

LENINE écrit que ce récit, dont les descriptions sont souvent violentes et brutales, l'avait bouleversé. TCHEKHOV, lui, en avait honte. "Il aurait fallu le reprendre, il sent la morgue et l'hôpital". Mais "Salle N° 6" eut un bon succès de scandale.

Avec l'hiver, la vie redevint plus calme à Melikhovo. Le dispensaire était fermé et les malades venaient voir TCHEKHOV chez lui. Dès l'aube, une file d'attente se formait dans la cour et la maison prit bientôt l'allure d'un dispensaire. Pour chaque malade, TCHEKHOV faisait une fiche. On lui amenait quelquefois des urgences et l'on vit arriver un jour dans le cabinet de travail un ouvrier agricole avec une fourche dans le ventre. Même fatigué, TCHEKHOV ne refusait jamais de se déplacer lorsqu'il était appelé, et si sa mère protestait, il répondait calmement : "Le choléra n'attend pas, Maman".

D'autre part, l'hospitalière maison ne désemplissait pas et TCHEKHOV était las de ce tohu-bohu permanent, bien qu'il fût le premier à se sentir privé lorsqu'il n'existait pas : "Des invités, des invités, des invités... Chaque intellectuel qui passe considère de son devoir de venir se réchauffer chez moi, et même quelquefois de rester coucher ici. Il y a toute une légion de médecins ! C'est agréable, bien sûr, d'être hospitalier, mais l'âme doit avoir une mesure !".

Fatigue physique, fatigue morale aussi, malgré ce renouveau que lui avait apporté Melikhovo, avec la redécouverte d'une nature en perpétuel mouvement et l'intégration dans une entité sociale qu'était le Zemstvo. "Est-ce la vieillesse ou la paresse de vivre, je ne sais, mais je n'ai plus très envie de vivre. Pas envie de mourir non plus, mais

la vie, j'en ai vraiment un peu assez". Ou encore : "J'ai vieilli non seulement de corps mais de coeur. Tout me laisse indifférent, cette apathie remonte à mon voyage à l'étranger. Je commence et finis mes journées sans joie de vivre".

L'été suivant, la menace de choléra se représenta dans la région et TCHEKHOV reprit son poste. "Le choléra est à nos portes, mais nous ne le redoutons pas car nous sommes prêts, non pas à mourir mais à dépenser pour lui l'argent du Zemstvo. Si l'épidémie arrive, je serai bien occupé".

Mais l'épidémie n'arriva pas. "Je suis resté ici tout l'été, mobilisé par le choléra. J'ai examiné mille malades, j'ai perdu beaucoup de temps et finalement le choléra nous a épargnés". Epuisé, TCHEKHOV demanda sa retraite à l'administration sanitaire du district qui la lui accorda. Il n'avait que trente-trois ans, mais les multiples malaises ou maladies qui l'assallaient le vieillissaient prématurément. En premier les hémorroïdes, qu'il jugeait maladie vile et méprisable, et dont il était très gêné. "Il y a la douleur, les démangeaisons, la tension nerveuse, l'impossibilité de s'asseoir, l'impossibilité de marcher, et avec tout cela, une telle irritation dans tout le corps qu'on a envie de se coucher et de dormir".

Mais il y avait aussi et surtout cette toux, cette toux lancinante qui résonnait la nuit dans la petite maison et faisait frémir d'angoisse sa vieille maman. Les hémoptysies se répétaient, régulières, mais TCHEKHOV les cachait aux siens. A Micha qui le surprit un jour crachant le sang, il recommanda sévèrement : "Ce n'est rien du tout, ne dis rien à Macha ni à Maman". Son entourage s'inquiétait et il se voulait rassurant : "Je toussote un peu mais la phtisie est encore loin. Je souffre en outre d'hémorroïdes, d'un catarrhe de l'intestin, d'une arythmie cardiaque qui dure parfois deux jours de suite, de paresse et d'incurie". A Saint Pétersbourg, le bruit courait que l'écrivain était souvent malade à Melikhovo, et LEIKINE racontait à qui voulait l'entendre que TCHEKHOV était gravement atteint de tuberculose et mourrait bientôt. Ce à quoi TCHEKHOV riposta immédiatement par un mot à Alexandre : "A quoi cela rime-t-il de répandre des bruits aussi étranges et stupides ? Dieu seul le sait, qui a créé on ne sait pourquoi des colporteurs de bobards et des imbéciles. Je ne suis pas phtisique et ne crache plus le sang depuis longtemps". "Remercie LEIKINE de sa sympathie. Quand il aura une attaque, j'enverrai un télégramme".

La seule concession qu'il fit à ses poumons malades fut de ne plus fumer qu'un cigare par jour et de réduire sa consommation d'alcool.

Pourtant, ce même automne 1893, après une nuit où il avait ressenti de pénibles battements de coeur (ses fameuses "palpitations"), il écrivit à SOUVORINE une lettre prophétique, où résonne pour la première fois une angoisse sourde : "L'ennemi qui vous tue vient d'ordinaire sournoisement masqué. Un tuberculeux par exemple, croit qu'il est atteint d'un rhume sans importance, un cancéreux pense souffrir d'un bobo. Il faut donc redouter ce qui nous paraît insignifiant, ce qui nous effraie ne présente aucun danger. Je m'explique mal : la nature nous leurre en nous faisant disparaître à la manière d'un enfant que la nourrice emporte du salon pour le coucher. Je sais que je mourrai d'une maladie que je n'appréhende pas."

Un autre épisode nous montre à quel point son attitude était ambiguë : un de ses amis, POTAPENKO, raconte qu'un jour, prenant le train ensemble, ils se trouvèrent en face d'un voyageur qui ne cessait de tousser et TCHEKHOV se mit à l'interroger très sérieusement sur sa santé. "Comme le voyageur lui lançait un regard étonné et méfiant, l'écrivain lui dit d'un ton ferme :

- "Je suis médecin.

Là-dessus, le voyageur se mit à lui raconter en détail l'histoire de sa maladie. Il souffrait de vertiges, d'arythmie cardiaque et même, coïncidence étrange, d'hémorroïdes. Il avait eu en outre quelques hémoptysies assez bénignes; bref, sa maladie était celle de TCHEKHOV lui-même.

Il nous parla ensuite d'une vingtaine de médecins qu'il avait consultés et d'une centaine de remèdes qu'il avait essayés.

- "Tout cela ne sert à rien, lui dit Anton PAVLOVITCH après l'avoir écouté. Il faut que vous quittiez votre gouvernement de Vologda et alliez passer deux ou trois ans sous les tropiques."

C'était un projet dont il rêvait pour lui-même et qu'il ne put jamais réaliser.

Pendant tout le reste du trajet, il ne cessa de témoigner de l'intérêt au propriétaire de Vologda, l'interrogeant sur les semailles qu'il y faisait et les charrues dont il se servait. Et lorsqu'à la station de Lopasnia, nous quittâmes le train, il dit encore, en prenant amicalement congé du voyageur :

- "Tout de même, vous feriez bien d'aller sous les tropiques !"

- "Comment le pourrais-je ? rétorqua l'autre. J'ai une propriété et une famille nombreuse sur le dos.

- "Vendez la propriété, chassez la famille et partez, sinon cela finira mal !...".

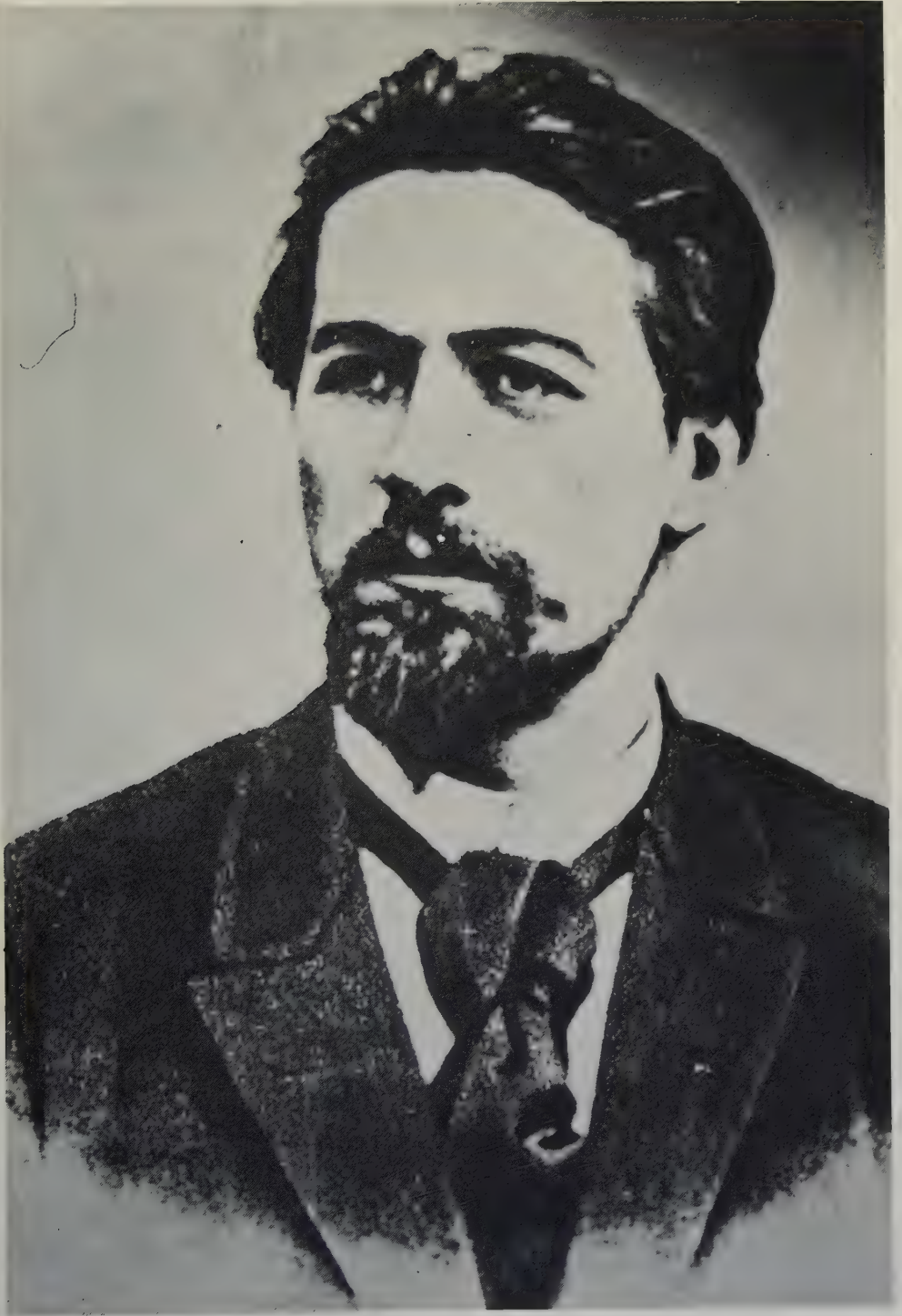
Médecin lucide, il restait aveugle sur son propre cas, même en face d'un miroir.

Et il rêvait à nouveau de voyages. Melikhovo et sa vie régulière, ordonnée, paisible, l'irritaient. "J'ai tellement envie d'être sur un bateau. Cette vie douce et pieuse me dégoûte". Ou aussi : "Mon âme aspire à la largeur et à la hauteur, et pourtant je suis contraint de mener une vie étroite, de courir derrière des roubles et des kopecks..." Il annonçait son intention de retourner à Sakhaline, ou d'aller au Japon, aux Indes, à Constantinople, à Madère, en Italie, ou au Caucase. Il fit aussi le projet d'aller, avec Léon TOLSTOÏ, le fils du maître, à la foire mondiale de Chicago. Son frère Alexandre lui conseillait de sortir du cercle familial étroit de Melikhovo : "Quoiqu'il en coûte, tu dois maintenir ton âme en vie. Abandonne tout, tes rêves, d'une vie campagnarde, ton amour pour Melikhovo, et tout ce que tu y as versé de coeur et de travail. Quel sens y a-t-il à laisser les Alyatrimantrans te dévorer l'âme comme les rats dévorent les bougies ? Et il ne sera pas longtemps pour qu'il n'en reste rien !".

Mais il ne quitta pas Melikhovo et ne fit pas de voyage à l'étranger. Pour se délasser, il reprit des relations plus suivies avec sa "maîtresse", la littérature : "Je suis ces derniers temps d'humeur frivole. Par ailleurs, je me sens attiré plus que jamais par la littérature et j'en arrive à dédaigner la médecine". Durant cette période très active de 1892-1893, il avait réussi à écrire tous les jours quelques lignes et à publier vingt-et-un récits, tandis que son "Sakhaline" paraissait dans une revue hebdomadaire.

En ce qui concerne ce dernier, s'il déçut le public qui s'attendait à plus sensationnel, comme les "Souvenirs de la Maison des Morts" de DOSTOIEVSKI, il semble qu'il fut favorablement accueilli par les experts des questions pénitentiaires, en Russie comme à l'étranger. Le gouvernement russe, poussé par cette étude, envoya des inspecteurs enquêter sur Sakhaline et sur leurs conclusions, certaines réformes furent ordonnées dans l'administration de l'île et les conditions de vie des forçats.

Retraité de l'administration sanitaire du Zemstvo, harcelé, épuisé par sa "bronchite", TCHEKHOV commence, en janvier 1894, une vie d'écrivain malade et provincial.



II - MALADE A MELIKHOVO

Mais on ne se retire pas ainsi de la scène d'un petit village russe. Le Conseil sanitaire régional de Serpukhov lui demanda de participer à ses réunions. Des médecins du Zemstvo, ses confrères, lui demandaient souvent son aide ou son avis, et il ne savait refuser à ces hommes qu'il admirait tant de mener avec courage cette vie rude qu'il avait connue et dont il avait souffert malgré tout ce qu'elle lui avait apporté. "Les médecins ont parfois des heures et des journées horribles ; je n'en souhaite de pareilles à personne. Il y a, il est vrai, parmi les médecins, pas mal d'ignares et de mufles, comme d'ailleurs parmi les écrivains, les ingénieurs et en général parmi les hommes ; mais seuls les médecins connaissent les heures et les journées horribles dont je parle. Et, pour cela, en mon âme et conscience il doit leur être beaucoup pardonné...", dit-il dans "Oncle Vania".

Par ailleurs, son activité charitable ne se ralentit pas. Il participa à la création d'une oeuvre pour les convalescents, s'intéressa à la construction d'une crèche pour les enfants des femmes malades, enfin s'occupa de monter une bibliothèque à l'hôpital régional de Serpukhov.

Malgré le ralentissement de ses activités, sa santé ne s'améliorait pas ; sa toux l'irritait et il commençait à parler sérieusement d'aller se soigner l'été suivant en Crimée : "Cet été, je tâcherai de guérir ma toux, qui va "crescendo"...". Les invités qui continuaient à affluer le fatiguaient. Peut-être est-ce pour fuir ce défilé ininterrompu d'importuns qui venaient parler littérature avec lui ("Les malades m'obsèdent parfois, mais c'est encore plus facile que de parler littérature avec des gens qui viennent de Moscou"...)) qu'il arrêta brusquement le jour de son départ pour Yalta au 1er mars : "Je vais en Crimée dès le 1er mars et non pas à la mi-juin, parce que ma toux s'aggrave et qu'à

l'aube je suis pris de quintes pénibles. Ce n'est pas sérieux et je ne m'inquiète pas, mais c'est une gêne physique".

A Yalta, le printemps était déjà avancé. Il essaya de mener une vie régulière, mais il avait du mal à résister à ce qu'il appelait son "humeur bachique". A Yalta comme à Mélikhovo, dès que sa présence fut connue, il fut assailli de curieux dont certains, sachant qu'il était médecin, prenaient prétexte de maladie pour venir le voir.

Et puis, après un mois de Crimée, son vieil ennemi l'ennui le tenailla à nouveau. Il trouva Yalta affreusement morne et ne rêvait que de Melikhovo. D'ailleurs, ses finances étaient basses et son retour fut promptement décidé. Sur le plan santé il était déçu du résultat et constatait : "Ma toux ne se calme pas...".

A Melikhovo, il retrouva les plaisirs estivaux. En propriétaire, il planta des fleurs, s'occupa des bois, fit couper les foin et fit construire au fond du jardin un petit pavillon destiné à loger ses invités lorsque la grande maison serait pleine. Ce petit pavillon échappa à sa destination première et devint son refuge, son havre, son "Four Spirituel" où il écrivit "La Mouette".

En reconnaissance de ses activités civiques, il fut nommé membre de Zemstvo de Serpukhov, ainsi que membre de l'oeuvre de charité locale. Lui qui avait écrit "Salle N° 6", il participa également à une visite d'inspection dans un asile d'aliénés.

Il avait repris quelques kilos et, bronzé par le soleil, avait l'impression de retrouver la santé. Pourtant, un après-midi, au cours d'une promenade, il eut une violente crise de ce qu'il appelait ses "palpitations cardiaques", qui l'effraya. Il se sentait étouffer, quelque chose claquait dans sa poitrine, ses oreilles bourdonnaient... et sa première pensée fut que ce serait gênant et peu digne de s'écrouler ainsi devant tous ces gens, et de mourir.

Il se remit, mais cet incident l'inquiéta et il recommença à parler de partir. Il proposa à SOUVORINE d'aller jusqu'à la Volga, visiter les vieux monastères et les cimetières. Ou encore un voyage sur le Don et le Dniepr ? ou en Suisse ? Il était prêt à aller n'importe où : "Je désire violemment toute chose comme si c'était mon dernier repas avant un jeûne. Je crois que j'ai tout essayé... Mais une force intérieure, comme un pressentiment, me pousse à me hâter. Peut-être n'est-ce pas un pressentiment, mais simplement le regret de voir la vie s'écouler si monotone et si banale. Une protestation de l'âme, si l'on peut dire...".

Mais SOUVORINE lui fait défaut. Au mois d'août, apprenant que son vieil oncle Mitrophane était souffrant, et désirant intensément quitter Melikhovo, il partit sans hésiter pour Taganrog.

Et il s'y ennuya tellement qu'après six jours à peine, il s'enfuit à Feodossia, chez SOUVORINE. De là, il partit pour Yalta, puis Odessa, porte de l'Europe. SOUVORINE l'y rejoignit et ils partirent pour Vienne, d'où TCHEKHOV écrivit à son amie la belle Lika : "Je vous en supplie, ne dites à personne en Russie que je suis à l'étranger. Je suis parti secrètement, comme un voleur... Je ne suis pas bien du tout. Je tousse presque constamment. De toute évidence, j'ai laissé filer ma santé comme je l'ai fait de vous...".

Vienne, l'Italie, et enfin Nice, où TCHEKHOV fit un court et agréable séjour. "Je tousse, je tousse, je tousse ... mais je me sens parfaitement bien. L'étranger vivifie étonnamment".

De retour à Melikhovo, à l'automne 1894, TCHEKHOV se remit à faire un peu de médecine malgré l'aggravation constante de son état de santé. Il savait bien que, déjà, "sa résistance physique était insuffisante" et il racontait que, roulant sur des routes défoncées pour aller voir des malades, il avait l'impression "que ses tripes se retournaient dans son ventre". "Interruption. Je suis allé au village voir un moujik à barbe noire atteint de pneumonie. Je suis revenu par les champs. Je vais rarement au village. Les femmes m'accueillent avec douceur et affabilité, comme un faible d'esprit. Elles m'indiquent mon chemin, m'avertissent des obstacles, s'excusent de la boue des cours et de la hargne des chiens".

Il reprit surtout ses activités sociales administratives : Conseil de Zemstvo, Conseil sanitaire de Serpukhov ("Je me rends à l'instant au Conseil sanitaire pour y discuter des affaires courantes, ce sera très ennuyeux..."), Conseil des écoles de la province, membre du jury au tribunal, voire président de ce jury... Il raconta un jour à un ami que tout compte fait, il ne se considérait pas comme faisant partie des membres de sa famille qui avaient réussi : "Je deviens vieux, je n'ai pas d'argent, je n'ai pas de décoration, je n'ai pas de rang, j'ai des dettes...". L'argent, quand il en avait, le rendait un peu ivre, et il en avait ainsi gaspillé étourdiment à construire une caserne pour les pompiers de Melikhovo ("avec une belle cloche toute neuve") et il projetait encore de construire une école au village voisin de Talej où il était administrateur.

Lors de ses rapides voyages à Moscou ou Saint Pétersbourg, ses amis ne pouvaient s'empêcher de remarquer combien ils le trouvaient changé physiquement. A trente-cinq ans, son maigre corps constamment secoué de toux, il avait le visage jaune et parcheminé. Et lui s'irritait de ces inévitables réflexions sur sa maigreur. C'est au cours d'un de ses séjours à Moscou qu'il s'occupa du sauvetage des "Annales de Chirurgie". "Je suis prêt, pour sauver cette revue, à aller chez n'importe qui et à faire antichambre. Je serai soulagé quand j'aurai abouti à un résultat". Le riche SOUVORINE accepta le rôle de Mécène médical, au moins pour un temps car l'année suivante, le journal s'écroula à nouveau et ne put renaître que grâce à l'aide de TCHEKHOV lui-même.

A cette époque, il caressa également le rêve, pour le moins surprenant, de présenter son "Ile de Sakhaline", comme mémoire, à la Faculté de Médecine, ce qui lui aurait donné le titre de "Privat-Docent" et lui permettait de faire des conférences à l'école de Médecine. "Si j'étais professeur, j'essaierais d'entraîner autant que possible mon auditoire dans le domaine des sentiments subjectifs des malades, car je pense que ce serait utile aux étudiants".

Mais son mémoire fut refusé et TCHEKHOV, en riant, renonça à toute idée de carrière universitaire.

Les trois années qui suivirent ne furent marquées d'aucun événement particulier. TCHEKHOV était maintenant un grand écrivain célèbre et au service de la littérature. Lors de ses nombreux voyages dans la capitale, il rencontrait les autres personnalités du monde littéraire et artistique, et c'est ainsi qu'après une rencontre avec le dramaturge et homme de théâtre NEMIROVITCH-DANTCHENKO, il eut le désir de revenir au théâtre. La scène l'avait toujours attiré; étudiant désargenté, il réussissait à voir la plupart des spectacles de la capitale ; à vingt ans, il avait écrit sa première pièce : "Ce fou de Platonov", puis il avait subi l'échec du "Démon des Bois", ce qui avait tari pour quelque temps son inspiration scénique. Et à Melikhovo, dans la solitude de son petit pavillon, il écrivit "La Mouette".

Il rencontra également TOLSTOÏ et pour la première fois les deux écrivains se mesurèrent. L'estime fut réciproque et TOLSTOÏ, "le lion", sut reconnaître les qualités tout en douceur en discrétion, de son cadet, quoiqu'il laissât planer ce vieux reproche qui poursuivait TCHEKHOV depuis qu'il était adulte : "Il m'a plu, il a beaucoup de talent et il doit avoir beaucoup de coeur... mais jusqu'à présent il n'a pas révélé de point de vue bien défini...".

Le point de vue de TCHEKHOV n'était pas publié à des milliers d'exemplaires à travers la Russie et l'Europe. Mais il était quotidiennement et simplement réalisé à Melikhovo : après avoir développé sa petite propriété, il se souciait de la communauté : il avait fait des démarches pour obtenir l'ouverture d'un bureau de poste et d'un téléphone à la gare voisine de Lopasnia, fait reconstruire un pont en mauvais état sur la rivière voisine, réuni des fonds pour le clocher de l'église du village et fait faire pour la coupole une croix de verre que l'on voyait à des kilomètres à la ronde, sous le soleil ou le clair de lune. Ce qui occupa surtout son esprit fut la construction d'une nouvelle école au village de Talej où, étant inspecteur, il avait été atterré de l'état de délabrement des locaux et de la misérable existence du maître et de certains élèves. Après avoir discuté chaux, ciment, fondations, poutres, pilastres, tuiles, pendant plusieurs mois, il put enfin officiellement inaugurer l'école.

Cette expérience ne fit qu'intensifier son intérêt pour l'éducation rurale et l'encouragea à projeter la construction d'autres écoles. Il envisagea même d'écrire un traité sur les défauts de l'enseignement et de sa gestion, tels qu'ils étaient actuellement pratiqués en Russie.

Toujours dans le cadre de la promotion et de l'instruction des masses, TCHEKHOV avait pris très à coeur la création et l'organisation de la bibliothèque municipale de Taganrog, sa ville natale. De nombreux livres lui étaient donnés par ses amis et repartaient par caisses entières pour Taganrog. Sa seule exigence, en retour, était de conserver strictement l'anonymat, irrité qu'il était par la publicité faite lors de la construction de l'école de Talej.

Ce "point de vue bien défini" dont parlait TOLSTOÏ, TCHEKHOV ne l'exprimait jamais directement mais il faisait parler ses héros, et dans sa nouvelle "La Maison au Grenier" publiée cette année 1896, son personnage de la maîtresse d'école livre au public les "idées générales" de TCHEKHOV. "Je ne vous dis qu'une chose : on ne peut pas rester à se croiser les bras. Nous ne sauvons pas l'humanité, c'est vrai, et nous commentons peut-être beaucoup d'erreurs, mais nous faisons ce que nous pouvons et en cela nous avons raison. La tâche la plus haute et la plus sacrée d'un homme civilisé est de servir son voisin et nous nous efforçons de le servir du mieux que nous pouvons".

C'était la réponse de TCHEKHOV à toutes les velléités verbeuses de l'intelligentsia concernant l'amélioration de la condition sociale et morale du peuple.

Un autre souci de TCHEKHOV était de répondre à toutes les propositions de mariage que lui faisaient ses amis. Lui continuait, malgré ses trente-six ans, à traiter cette question à la légère : "Je ne peux pas me marier pour le moment, première parce que j'ai des bacilles dans le corps, des locataires très douteux, deuxièmement parce que je n'ai pas un kopeck, et troisièmement parce que j'ai l'impression d'être encore très jeune. Laissez-moi me promener dans le monde encore deux ou trois ans, et après, nous verrons... Il se peut qu'alors je me marie vraiment..."

Pour la première fois depuis douze ans qu'il en était atteint, TCHEKHOV faisait allusion à sa maladie tuberculeuse. Depuis quelques mois, il parlait souvent dans sa correspondance de ses symptômes, mais cette fois-ci, son diagnostic était fait. Les bacilles de Koch, dont il avait salué la découverte avec tant d'enthousiasme six ans plus tôt, les bacilles étaient en lui. "Je crois en Koch et à la spécificité, et glorifie Dieu. Tout ceci, c'est-à-dire le bacille de la tuberculose et la tuberculine, semble au public un miracle sorti du cerveau de Pallas Athénée, mais les gens avertis y voient la suite naturelle des recherches effectuées ces vingt dernières années. Le progrès est considérable...". Et il ajoutait : "Dans nos centres médicaux de Moscou, on se méfie de Koch. Les neuf dixièmes des médecins n'ont pas foi en lui."

Malgré ses "locataires", TCHEKHOV continuait à refuser tout soin. L'échec retentissant de "La Mouette" au théâtre Alexandrinsky de Moscou en 1896, aggrava encore un peu la situation, mais TCHEKHOV ne s'arrêtait toujours pas. Lorsque le gouvernement organisa un recensement en janvier 1897, il accepta de s'en occuper et fit pendant un mois la tournée des isbas en plein hiver, se cognant la tête contre les portes trop basses. Il devait surveiller une équipe de quinze recenseurs, contrôler leurs résultats et rédiger un rapport final. Il fit tout cela avec en permanence la fièvre et des maux de tête pénibles, et en sortit épuisé. Lorsque tout fut fini, il écrivit sèchement dans son journal : "On m'a donné une médaille pour le recensement".

Il avait en même temps entrepris la construction d'une deuxième école. "Une délégation de paysans est venue me voir et je n'ai pas eu le courage de refuser. Le Conseil de Zemstvo donne mille roubles, les paysans en ont réuni trois cents, alors quel'école n'en coûtera pas moins de trois mille. Cela veut dire qu'une fois de plus il faudra que je pense à l'argent tout l'été, et que je cherche à en trouver ici et là."

Un dernier projet occupait beaucoup ses pensées, qui était la construction d'un "Palais du Peuple" à Moscou, où seraient rassemblés un théâtre, une bibliothèque, un musée, des salles de lecture et de conférences et un salon de thé. Toutes les discussions concernant ce projet avaient lieu à Moscou et nécessitaient de nombreux allers et retours qui, en plein hiver, fatiguaient TCHEKHOV. Les hémoptysies se répétaient, distillantes. Il était épuisé physiquement. En mars, lors d'un séjour à Moscou, son état s'aggrava brutalement. Un soir, alors qu'il dînait avec SOUVORINE à l'Hermitage, un flot de sang sortit de sa bouche brusquement, qui ne se tarissait pas. On lui appliqua de la glace, on lui en fit sucer, sans résultat. TCHEKHOV se sentait mal et SOUVORINE le fit transporter dans son propre hôtel. Ses amis, consternés, l'entouraient, que SOUVORINE rassurait : "le sang venait de la gorge et ce n'était pas grave". Mais TCHEKHOV savait qu'il venait du poumon droit.

Le lendemain il insista pour être ramené chez lui, prétextant des lettres à écrire. Et il écrivait : "Voici mon curriculum vitae criminel : dans la nuit de samedi j'ai eu une hémoptysie...". Mais les hémorragies se répétaient et le docteur BOLENSKY, qui le soignait, le fit transporter à la clinique du docteur OSTROUMOV. Ce jour-là, SOUVORINE qui alla le voir deux fois, nota dans son journal : "Le malade riait et plaisantait comme d'habitude, tout en crachant du sang. Mais lorsque je lui dis que j'avais vu les glaces bouger sur la Moskova, son expression changea et il demanda : "Vraiment, la rivière bouge ?". Je regrettai de lui avoir dit cela. Il fit probablement un rapprochement dans son esprit entre le dégel de la rivière et son propre sang qui coulait. Plusieurs jours auparavant, en effet, il m'avait dit : "Quand on soigne un paysan phtisique, il dit : "Il n'y a rien à faire, je partirai avec les crues du printemps".

Allongé, sans bouger, TCHEKHOV n'avait pas la permission de parler. Seules les visites de Macha étaient autorisées et elle raconta brièvement ses premières impressions : "Anton Pavlovitch était allongé sur le dos. Après lui avoir dit bonjour, je me dirigeai vers la table pour cacher mon émotion, et j'y vis un schéma de ses poumons. Ils étaient dessinés au crayon bleu, mais toutes les parties supérieures étaient remplies de rouge. Je compris que ces parties étaient déjà malades".

TCHEKHOV était un malade agité. Médecin lui-même, il ne pouvait supporter les interdits de ses confrères. Il réclamait les visites qui lui étaient interdites, s'autorisait les fleurs ("Je suis docteur aussi, je donne ma permission, mettez-les dans l'eau, je vous prie") et parlait beaucoup plus qu'il ne lui était autorisé.

Le troisième jour de son séjour à la clinique, alors qu'il était encore très faible, TOLSTOÏ fit son apparition et, intimidant médecin et infirmières, obtint le droit de visite. N'étant pas homme à se restreindre à trois minutes, il se lança dans une longue discussion sur la mort et l'immortalité, sujet on ne peut plus approprié à la situation. Comme TCHEKHOV, épuisé, ne discutait guère, TOLSTOÏ aborda alors le sujet jamais tari de l'Art, sur lequel il se préparait à écrire un traité. Et, commentant cet exposé, TCHEKHOV écrira : "Ce qu'il en pense n'est pas nouveau, tous les sages de tous les temps ont chanté cette chanson sur des tons divers. Les vieillards ont toujours eu tendance à voir la fin du monde et à dire que la moralité est tombée au plus bas, que l'Art a dégénéré, et s'est vulgarisé, que les gens sont devenus mesquins, etc., etc... TOLSTOÏ veut prouver dans son livre que l'Art est entré dans sa phase finale, et qu'il est dans une impasse dont seule la retraite permet de sortir."

TOLSTOÏ partit, laissant TCHEKHOV très fatigué. Dans la soirée il eut une nouvelle hémoptysie.

Mais les jours passant, ses forces revenaient. Il écrivait à ses amis des petits mots très gais : "Les gens entrent et sortent, on m'apporte des fleurs, des bonnes choses à manger, bref, c'est la félicité !".

La seule ombre au tableau était l'ordonnance des médecins qui conseillait un changement complet de mode de vie : "Je comprends leur diagnostic, mais pas ce qu'ils ont ordonné car c'est à peu près impossible. On veut que je m'installe définitivement à la campagne, mais vivre à la campagne en permanence signifie avoir des ennuis continuels avec les paysans, avec les éléments de toute sorte, et se protéger des ennuis et des soucis à la campagne est aussi difficile qu'éviter d'être brûlé en enfer. Je vais quand même essayer de changer mon mode de vie autant que possible et j'ai déjà fait annoncer par Macha que je cesserai d'exercer la médecine à la campagne. Pour moi, ce sera à la fois un soulagement et une grande privation. Je vais laisser tomber toutes mes responsabilités dans le district, m'acheter une robe de chambre, chauffer mes os au soleil et beaucoup manger. On me dit de manger six fois par jour et on s'indigne de ce que je mange si peu. On m'interdit de beaucoup parler, de nager, etc., etc..."

Promesse de Gascon. Après un séjour d'un mois à la clinique, il regagna Melikhovo. S'il ne soignait plus les malades, il faisait tout son possible pour assurer aux malades les soins d'autres médecins. Et les caisses de livres continuaient à partir pour Taganrog. Il inaugura la deuxième

école qu'il avait fait construire, et surtout continua de recevoir le flot intarissable de visiteurs qui, le sachant malade, venaient de plus en plus nombreux. Ceux qui le connaissaient étaient atterrés du changement physique survenu et trouvaient leur ami "le visage jaune et épuisé".

Durant l'été, il fit plusieurs voyages à Moscou et même un voyage à Saint Pétersbourg, strictement contre avis médical, pour détromper et rassurer ses amis, en leur montrant "une figure ronde et pleine comme la lune".

Avec l'automne et les premiers froids, le signal du départ vers une résidence ensoleillée était donné pour TCHEKHOV. Toujours à la recherche de nouveauté, il choisit Biarritz, où il passa quinze jours agréables. Le mauvais temps le chassa à nouveau et il se replia sur Nice où il s'installa pour l'hiver.

Le dernier tournant de la vie de TCHEKHOV était pris. Il sera désormais comme un enfant qu'on a couché trop tôt et qui, dans le silence de sa chambre, entend le bruit des rires et des conversations qui montent du salon. Vaincu par sa maladie, il se verra contraint de ne vivre désormais que pour elle et de "se faire soigner, ce qui est une forme du plus répugnant des égoïsmes".



1902

1897-1904 - L' E X I L

Il s'installa à Nice à la pension Gounod, où se retrouvaient de nombreux russes émigrés en mal du pays. La maison était confortable, la cuisine délicieuse, et la pension si peu chère ! De plus, le temps était exquis en ce mois d'octobre 1897, les journées chaudes et ensoleillées, sans vent ou presque, ce dont TCHEKHOV se félicitait dans toutes ses lettres. Il se sentait retrouver tout son entrain. "Je fais des cabrioles, comme un veau qu'on n'a pas encore marié"... Pourtant sa santé ne s'améliorait guère : "Ma santé va comme ci comme ça... mes crachements de sang qui duraient depuis trois semaines se sont arrêtés avant-hier... Ce n'est pas une plaisanterie ! Il n'y avait pas beaucoup de sang, mais cela a duré longtemps, cependant je me sentais si bien que je n'y ai pas fait attention et que j'ai écrit très sincèrement à ma famille que tout allait bien".

Les médecins, eux, prenaient la chose au sérieux et lui demandèrent de ne plus monter d'escalier : il s'installa donc au rez-de-chaussée, et de ne plus sortir après le coucher du soleil. Désolé, TCHEKHOV écrivait à SOUVORINE : "A cause de ce sang, je reste à la maison comme si j'étais aux arrêts... C'est ennuyeux et triste pour moi de vivre ainsi tout seul".

Il écrivait un peu, recevait de nombreuses lettres auxquelles il répondait, et suivait de loin, mais attentivement, la vie de son domaine. Il reçut ainsi une lettre du nouveau directeur de la dernière école qu'il avait fait construire, qui lui disait : "Comme je l'ai dit mille fois, estimé Anton Pavlovitch, merci pour l'école. Je viens seulement de commencer à vivre, comme un être humain."

On ne pouvait mieux parler au coeur de TCHEKHOV.

Au mois de janvier de cet hiver-là, le jour de son

anniversaire, TCHEKHOV écrivait, un peu triste, qu'il avait l'impression d'avoir quatre-vingt-neuf ans et non trente-huit, et qu'il n'était plus qu'un bougon et un malade. Des maux de dents le firent souffrir "à grimper aux murs" et nécessitèrent une opération. Seule sa passion pour l'affaire Dreyfus faisait diversion à ces petits soucis, mais tout cela ne l'empêchait pas de rêver du printemps à Melikhovo. Il attendait impatiemment de Macha qu'elle lui donne le feu vert du retour et celui-ci n'arrivait pas. Ne tenant plus en place, TCHEKHOV décida de partir pour Paris, avant de rentrer en Russie.

Le 2 mai, il apprit enfin que le temps était beau à Melikhovo et mit rapidement un mot à Alexandre : "Cire tes chaussures, mets ce que tu as de mieux, et viens m'attendre à la gare". Il en avait assez de Paris et ses bavardages, de l'étranger et son oisiveté, et aspirait à la vie active de Melikhovo.

Car la vie reprit aussi active qu'avant l'accident de l'année précédente et son séjour à la clinique. "Maintenant, tout va bien, je me sens assez bien, en tout cas je ne me considère pas comme malade et je vis comme j'ai toujours vécu. Comme avant, je fais de la médecine et de la littérature ; je soigne les paysans, j'écris des nouvelles et, chaque année, je construis quelque chose.". Une foule de visiteurs se pressait pour le voir à son retour de voyage et il les recevait. Il continuait à rassembler des livres pour Taganrog, à suivre les réunions du Conseil de l'enseignement scolaire à Serpukhov et à résoudre les mille problèmes quotidiens d'un propriétaire. Il commença à tirer les plans d'une troisième école à Melikhovo même, créa une association destinée à venir en aide aux instituteurs de la région, et discuta également de la création d'un musée et d'une bibliothèque rurale ambulante. Un des instituteurs ainsi secourus écrivit : "Il est difficile de dire ce qui passait au premier plan chez TCHEKHOV, l'homme ou l'artiste ? Sa chaleureuse personnalité représentait un ensemble totalement harmonieux, dans lequel il était impossible de séparer l'être humain de l'artiste et l'artiste de l'homme.".

Cette activité dura tout l'été. Il écrivait joyeusement : "Ma machine s'est remise à travailler !". Mais avec l'automne, les hémoptysies se reproduisirent et il perdit définitivement l'illusion que sa santé s'était rétablie. Il aurait voulu repartir pour l'étranger, mais ses moyens financiers ne le lui permettaient pas et il se décida pour Yalta.

Il y arriva en septembre 1898 et se résolut tant bien que mal à y passer l'hiver. Il y rencontra plusieurs intellectuels, malades eux aussi, le chanteur CHALIAPINE, le

poète Constantin BALMONT, et le musicien RACHMANINOFF. Pourtant, "il s'ennuyait comme un esturgeon", "était harcelé de jeunes filles, avec ou sans manuscrit", et était perpétuellement dérangé dans son travail.

C'est à Yalta qu'il apprit la nouvelle de la mort de son père, ce père qu'il avait redouté, puis supporté, mais jamais vraiment aimé. Cette nouvelle le décida à acheter un terrain à Yalta et y faire construire une maison, envisageant d'y faire déménager toute la famille.

Sa santé allait médiocrement. Il la remit entre les mains du docteur ALTSCHULER, tuberculeux également, et celui-ci comprit vite la position de son célèbre client. . . Lorsqu'on lui demandait comment il allait, il répondait invariablement : "Pour le moment, pas mal, il y a seulement cette toux..." et il attirait alors l'attention du docteur ALTSCHULER sur sa toux à lui, et lui conseillait très sérieusement de se soigner. Il répétait avec fermeté, même lors des hémoptysies sérieuses, qu'il lui répugnait de se soigner, qu'il ne voulait pas entendre parler de sa maladie, ni qu'on y prêtât attention.

Ce premier hiver à Yalta fut marqué d'un événement heureux pour l'écrivain que fut le colossal succès de "La Mouette", jouée par le tout nouveau Théâtre d'Art de Moscou. Cela effaça d'un seul coup la blessure faite trois ans auparavant lors de sa première représentation. Il fit à cette occasion la connaissance de celle qui sera sa future femme : l'actrice Olga Leonardavna KNIPPER.

Soucieux aussi de régler les problèmes financiers que soulevaient la publication de son oeuvre, il conclut un accord avec l'éditeur MARX pour la publication de ses oeuvres complètes, ne cachant à personne qu'il agissait en fonction de son état de santé. "Mon ami, vous oubliez que je suis médecin, mauvais médecin mais médecin quand même. Je ne me laisse pas tromper par mes collègues, mon état n'est pas brillant et la fin n'est pas loin".

Il décida également de vendre la propriété de Melikhovo, soin dont il chargea Macha et qui s'avéra difficile.

Inversant le rythme de ses jeunes années, il passait désormais l'hiver dans sa "Sibérie méridionale" qu'était Yalta, et dès que le temps se montrait plus clément, remontait sur Moscou et la vie intellectuelle. Il y retrouvait son actrice : Olga KNIPPER, à laquelle lui, l'homme blasé, s'intéressait décidément beaucoup. Elle jouait les principaux rôles de ses pièces, il lui expliquait les personnages

et lui donnait des conseils et ils firent cet été-là deux courts voyages ensemble. De retour à Yalta il lui écrivait des lettres où, pour la première fois dans ses lettres à une femme, le ton n'était plus seulement badin mais plus tendre, plus sincère.

Lui qui aurait voulu se libérer du fardeau que représentait pour lui ses oeuvres sociales, un quiproquo l'obligea à reprendre son rôle de "dame patronesse". Ayant écrit à un ami de Serpukhov qu'il acceptait de placer un instituteur tuberculeux, un article parut dans la presse signalant que l'écrivain TCHEKHOV construisait un sanatorium pour les instituteurs. Et il fut assailli de demandes pour cette oeuvre qui n'existait pas. S'efforçant de démentir cette nouvelle, il ne put résister à tant de détresse confiante et recommença sa collecte. Il demanda son aide à son jeune et fougueux ami GORKI : "Le spectacle des tuberculeux pauvres m'accable. Si j'étais gouverneur, je les expulserais par mesure administrative, tant ils troublent ma tranquillité douillette et rassasiée. Je souffre de voir leur visage quand ils demandent, et leur pauvre couverture quand ils meurent. Nous avons décidé de construire un sanatorium. J'ai rédigé un appel, car je ne trouve pas d'autre moyen. Si vous le pouvez, diffusez-le parmi les journaux de Nijni et de Samara où vous avez des relations et des amitiés. Peut-être enverront-ils quelque chose ?".

Débordé par le déséquilibre entre l'offre et la demande, il écrivait à Macha : "Les médecins ne cessent d'envoyer des gens de Moscou et de province avec des lettres me demandant de leur trouver un logement et de "prendre des arrangements", comme si je tenais une agence de location !".

Pourtant, il s'ennuya cet hiver 1900. Les lettres de Macha étaient remplies de Moscou, de théâtre, de vie, et elles lui semblaient de la provocation. Il s'ennuyait d'Olga KNIPPER, que Macha voyait maintenant très souvent, et écrivait : "Demande à Olga de passer tout l'été avec nous à Yalta car on s'ennuie sans elle. Je lui verserai un salaire".

Il refaisait même un tout petit peu de médecine, ouvrant sa porte aux gens pauvres de son voisinage qui venaient à n'importe quelle heure du jour et de la nuit lui demander des conseils médicaux.

Le printemps lui apporta ce qu'il n'osait espérer, la visite du théâtre d'Art en tournée, et il retrouva à la fois sa chère Olga et le bouillonnement de la vie autour de lui. Ses pièces "Oncle Vania" et "La Mouette" remportaient un énorme succès, et, auteur félicité, compris, heureux,

TCHEKHOV savoura les quinze jours que durèrent la visite de la troupe. Le vide qui suivit ne lui en parut que plus grand et plus pénible. Quelque chose avait changé en TCHEKHOV. Notre quadragénaire était tombé passionnément et irrévocablement amoureux.

Il s'était remis à écrire et, désormais, pour le théâtre. Après "La Mouette" et "Oncle Vania", il commençait "Les Trois Soeurs", qu'il écrivait lentement et difficilement.

A cette même époque, un projet l'effleura, suggéré par GORKI : partir en Chine et recueillir des impressions vives et neuves au milieu de la guerre des Boxers. A la fois raisonnable et inconscient, TCHEKHOV lui répondit : "Il est déjà tard pour aller en Chine, car la guerre touche apparemment à sa fin. Et je ne peux y aller que comme médecin : médecin militaire. Si la guerre dure, j'irai, mais en attendant, je reste et j'écris tout doucement".

Redoutant de passer un autre hiver à Yalta, TCHEKHOV repartit pour Nice à l'automne 1900. Dans le confort de sa pension de famille, il écrivait avec acharnement "Les Trois Soeurs", et avec passion des lettres à Olga. Mais son exil fut bref et dès février, il était de retour en Russie. Olga, qui savait ce qu'elle voulait, lui parla et reparla mariage, mais il restait réticent : "Je suis si fatigué de courir dans tous les sens et ma santé est sivamente devenue celle d'un vieillard, que tu vas acquérir en ma personne un grand-père et non un mari...". Pourtant le mariage fut décidé et célébré dans la plus stricte intimité le 25 mai 1901. "Chez moi, tout est en ordre, sauf un petit détail : ma santé...".

En voyage de noces, TCHEKHOV emmena sa jeune femme dans un sanatorium, dans la province d'Oufa, où il devait faire une cure de "Koumiss". Le "Koumiss" était une boisson réalisée à base de lait de jument fermenté, et avait la réputation d'être profitable aux tuberculeux. TOLSTOÏ, qui n'était pourtant pas malade, avait acheté une propriété dans la région et emmenait chaque été sa nombreuse famille boire du "Koumiss".

TCHEKHOV y arriva, lui, sur ordonnance médicale. Après sa dernière consultation, juste avant son mariage, il avait écrit à Macha : "Je suis enfin allé chez le docteur TCHOUROVSKY. Il a diagnostiqué une lésion des deux poumons, le gauche et le droit, et une importante grosseur dans le droit, sous l'omoplate, et il m'a ordonné d'aller immédiatement dans la province d'Oufa, pour un traitement au "Koumiss" et si le "Koumiss" ne réussit pas, d'aller en Suisse. C'est

extrêmement désagréable et incommode pour moi de passer deux mois à boire du "koumiss". Je ne sais vraiment pas quoi faire. Y aller tout seul m'ennuie, vivre de "koumiss" m'ennuie, mais emmener quelqu'un pour me tenir compagnie serait égoïste et déplaisant".

Malgré la présence de sa femme et l'évidente amélioration de sa santé ("J'ai repris huit livres, mais je ne sais pas si c'est le mariage ou le "koumiss"..."), TCHEKHOV s'ennuya pendant sa cure. Après un mois, au lieu des deux prescrits, ils rentrèrent à Yalta. Dès son retour, TCHEKHOV se sentit à nouveau plus mal et recommença à cracher le sang. Olga, qui était d'origine allemande et dont l'éducation s'en ressentait, voulut reprendre en mains les soins à donner à son mari. Elle lui conseilla les bains froids et, lui qui commençait à souffrir d'ennuis intestinaux, elle le gava de purgatifs.

Puis elle repartit pour Moscou, étant en réalité plus mariée avec le théâtre qu'avec son grand homme d'écrivain.

Et les trois années qu'il lui restait à vivre, TCHEKHOV les passera à écrire à sa femme, à l'attendre, à l'espérer, à la rejoindre à Moscou malgré sa santé, puis à se séparer d'elle à nouveau pour recommencer à attendre et à espérer. Lui qui avait écrit à SOUVORINE six ans plus tôt, qu'il ne pourrait se marier qu'à la condition de trouver une femme qui, "comme la lune, n'apparaîtrait pas tous les jours à son horizon", il ne supportait pas ces longues absences d'Olga, et la réclamait comme un enfant sa mère.

Sa santé était médiocre. Outre ses soucis intestinaux (la tuberculose gagnait du terrain), il portait "une grosse compresse sur le côté droit" et avait besoin de soins journaliers difficiles. "Si seulement tu savais combien je pense à toi, et combien je regrette que tu ne sois pas là quand je suis obligé de mettre cet énorme paquet, et quand j'ai l'impression d'être tout seul et sans défense..." (il s'agissait peut-être d'abcès froids tuberculeux fistulisés, mais nous n'avons à ce sujet aucune précision médicale).

De son côté, Olga fit une fausse couche de celui qu'ils appelaient déjà "le petit Pamphile", et fut gravement malade. L'acteur STANISLAVSKI qui a été très proche du couple à ce moment-là, raconte que TCHEKHOV revint à Moscou pour la soigner. "Elle était à deux doigts de la mort et nous croisions même la situation désespérée. Anton Pavlovitch ne quittait le chevet de sa femme malade ni jour ni nuit, il lui mettait des cataplasmes.", mais il ajoute qu'il était aussi

inquiet pour la santé de TCHEKHOV que pour celle de sa femme. TCHEKHOV supportait en effet très mal ce genre de situation, comme nous l'avons vu lors de la mort de son frère Nicolas. De même qu'alors, après quelques semaines, il était parti en voyage, de même ici, dès qu'il fut définitivement rassuré sur l'état d'Olga, il accepta l'invitation d'un des mécènes du Théâtre d'Art, le riche SAVVA MOROZOV, qui l'emmena passer quelques jours dans sa propriété. Un jeune étudiant des Mines, TIKHONOV, fut chargé de tenir compagnie à l'écrivain, et nous a laissé un tableau très vivant de ce qu'était TCHEKHOV durant cet été 1902.

"Léger comme un jeune homme, MOROZOV sauta à terre. Tête nue, il portait une blouse de toile et des hautes bottes de chasseur. Son visage, qui était d'un dieu mongol barbu, se plissait dans un sourire malicieux :

- "Voilà je vous amène un invité, murmura-t-il en me serrant la main.

A sa suite, un homme grand et voûté, coiffé d'une casquette et portant un étroit veston noir et un noeud papillon tout froissé, descendit précautionneusement de la calèche. Son visage, prolongé d'une barbiche grisonnante en pointe, était gris de fatigue et de poussière. Suspendue par une courroie à son épaule, une gourde carrée dans un étui de cuir, comme en portent les chasseurs, lui battait le flanc gauche. Son pantalon chiffonné et trop large, flottait autour de ses longues jambes dont les genoux se touchaient. Au moment de nous rejoindre, il fut brusquement pris d'une longue quinte de toux. Il dévissa alors le bouchon nickelé de sa gourde et, se détournant d'un air gêné, cracha dans l'orifice des mucosités sanglantes".

Trop intimidé pour tenir compagnie à l'écrivain, TIKHONOV se retira dans sa chambre cet après-midi là, prétextant du travail. TCHEKHOV, lui, demanda à visiter les usines de MOROZOV, et quand il rentra, l'étudiant l'entendit marmonner, tandis qu'il se lavait les mains : "Un riche marchand... ça construit des théâtres... c'est en coquetterie avec la révolution... mais dans la pharmacie (de l'infirmerie), il n'y a pas de teinture d'iode, et l'infirmier est un ivrogne... Il a bu tout l'alcool des bocalux et soigne les rhumatismes avec de l'huile de ricin... Tous pareils, ces Rockefeller russes..."

Après un somptueux dîner organisé en l'honneur de TCHEKHOV, et où celui-ci, qui avait horreur des mondanités, resta muet au bout de la table, on installa l'hôte célèbre pour la nuit, dans un petit pavillon isolé de la propriété,

accompagné seulement du même TIKHONOV. Et celui-ci nous a laissé un récit poignant de cette nuit qu'il passa alors. "L'état de TCHEKHOV m'inquiétait. A travers la mince cloison, j'entendais distinctement les quintes de toux qui se répécutaient à travers la maison obscure et vide. Je ne l'avais encore jamais entendu tousser aussi longuement, aussi péniblement.

"A plusieurs reprises, je l'entendis se lever - les ressorts de son matelas gémissaient - marcher dans sa chambre, boire de l'eau - se recoucher, tousser, se relever encore...

"Je finis tout de même par m'endormir.

"Ce fut la sensation d'un proche danger qui me réveilla. J'ouvris les yeux.

"La chambre était remplie d'une lueur blanchâtre, aveuglante, disparue aussitôt pour réapparaître l'instant d'après. Autour de la maison, la tempête était déchaînée ; - d'immenses nuages noirs, qui étaient comme enragés, se chevauchaient, crachant des flammes dans un grand fracas. Les bouleaux du jardin, pliés en deux, hurlaient de douleur tandis que les frappait, à la lueur des étoiles, une pluie oblique et cristalline. Sous les rafales de vent et les coups de tonnerre, la maison tremblait si fort que le plâtre des murs tombait derrière le papier boursoufflé.

"Et puis, subitement, à travers le vacarme des cieux qui s'effondraient, je perçus un gémissement sourd et prolongé...

"L'oreille collée au mur derrière lequel TCHEKHOV était étendu, j'eus la confirmation de mes soupçons. De nouveau retentit le même gémissement douloureux, presque inhumain, et qui se termina par un hoquet ou par un sanglot.

"Il me sembla que TCHEKHOV était en train de mourir et que si cela arrivait, j'en serais responsable. En chemise de nuit, pieds nus, oubliant tout, je me précipitai vers sa chambre à travers la salle à manger. A sa porte, je m'arrêtai, claquant des dents, pour écouter encore.

"Comme cela arrive souvent à son point culminant, l'orage s'apaisa pour quelques instants. La maison redevint silencieuse... Et dans ce silence, j'entendis distinctement des gémissements étouffés, des toussotements, et comme un bruit de glou-glou.

"J'ouvris vivement la porte et appelai doucement :

- "Anton Pavlovitch !

"Sur la table de nuit, près du lit, une chandelle qui coulait finissait de se consumer. TCHEKHOV était couché sur le côté, recroquevillé convulsivement au milieu de ses draps froissés, tendant hors du lit son long cou à la pomme d'Adam proéminente. Son corps tout entier était secoué de quintes de toux. Et à chaque secousse, de sa bouche grande ouverte, le sang s'écoulait, comme d'une bouteille renversée, dans un crachoir en émail bleu...

"Le bruit de la tempête qui avait recommencé, empêcha TCHEKHOV de m'entendre ; je l'appelai encore une fois par son nom.

"Il se laissa retomber sur l'oreiller et, tout en essuyant de son mouchoir sa moustache et sa barbe souillées de sang, me chercha lentement du regard dans les ténèbres. Et c'est alors qu'à la lueur jaunâtre de la chandelle de stéarine, je vis pour la première fois ses yeux sans lorgnons. Ils étaient grands, pleins de désarroi, comme ceux d'un enfant, jaunis par la bile et brillants de larmes...

"Il dit à voix basse et avec effort :

- "Je vous empêche... de dormir... excusez-moi mon petit...

"Une lueur aveuglante jaillit derrière les vitres et aussitôt un coup terrible frappé contre le toit de fer couvrit sa voix.

"Je voyais seulement, sous sa moustache collée par le sang, ses lèvres qui remuaient sans émettre aucun son."

Un autre de ses familiers de cette dernière période de sa vie, l'écrivain Ivan BOUNINE, nous décrit également TCHEKHOV tel qu'il était dans la vie quotidienne. "Il mangeait peu, dormait peu, tenait beaucoup à l'ordre. Dans ses pièces, régnait une propreté extraordinaire. Sa chambre ressemblait à une chambre de jeune fille. Quel que fût son état de faiblesse, il ne tolérait aucune négligence dans sa mise. Ses mains étaient grandes et sèches, agréables au toucher. Comme la plupart de ceux qui réfléchissent beaucoup, il oubliait souvent aussi avoir déjà exprimé, à plusieurs reprises, telle ou telle pensée... Je me souviens de ses silences, de sa toux persistante, de ses paupières mi-closes, de son

visage affiné de méditation, empreint de calme et de gravité."

Il écrivait aussi, mais tellement lentement et difficilement... Il termina sa nouvelle "L'Evêque", puis commença "La Fiancée", mais il ne pouvait écrire que six à sept lignes par jour. Le reste du temps, il restait dans le jardin, assis, à regarder la mer. De Moscou, Olga et le Théâtre lui réclamaient une nouvelle pièce pour la saison 1902-1903. Et il commença "La Cerisaie". Mais il n'en pouvait plus. Il avait encore maigri, son visage était couleur de cendre, ses lèvres étaient très pâles et ses cheveux devenaient gris. Ses ennuis intestinaux ne s'arrangeait pas et il écrivait à Olga : "Je t'assure, ma chérie, si la pièce est mauvaise, c'est à cause de mes intestins". Leur correspondance avait un ton très clinique, l'univers de TCHEKHOV étant limité aux incidents et accidents de sa maladie. Olga, de loin, prenait ces petites nouvelles très à coeur, et donnait des conseils. C'est ainsi que TCHEKHOV dut lui raconter que le médecin avait levé les bras au ciel quand il lui avait parlé des tubs froids qu'elle aimait lui faire prendre et qu'il les avait immédiatement interdits. Tout effort lui était contre-indiqué, il s'essoufflait si vite que même s'habiller devenait difficile. En janvier 1903, il eut une pleurésie droite qui, en mars n'était pas guérie. "Sans doute, j'ai beaucoup changé cet hiver, car tous ceux qui me rencontrent me regardent avec compassion et disent de drôles de paroles..."

Il réussit pourtant à terminer "La Cerisaie" et son rêve était de participer à la mise en scène de sa pièce. Rejetant de ses épaules tous les interdits, il partit pour Moscou. Il s'y trouva lors du réveillon de Nouvel An organisé par le Théâtre d'Art, où il retrouva Gorki : "Et seulement dans le coin le plus éloigné du foyer, deux hommes restaient encore assis. L'un avait une étroite veste noire boutonnée sur le côté, ressemblant, tantôt à un soldat aux pommettes saillantes, tantôt à un moine aux yeux bleus, cela dépendait de quel côté il regardait, du côté de la salle, du public, ou du côté de son voisin.

"Son voisin portait un petit veston étriqué, une barbiche en pointe au-dessus de laquelle saillait une pomme d'Adam ; il cachait ses yeux derrière les reflets d'un pince-nez. D'après les pattes d'oie de ses tempes, on devinait qu'il devait souvent plisser son front et souvent sourire."

Et, en quittant GORKI, TCHEKHOV lui dit : "On pourrait dire de nous deux : "Ces écrivains ont passé ensemble une soirée charmante. Ils ont échangé des toux très intéressantes..."

Un nouveau voyage le ramena à Moscou au mois de mai, mais qui le fatigua tellement qu'en arrivant, il dut s'aliter. Olga, ne sachant que faire, appela son propre médecin, le docteur TAUBE, dont le diagnostic fut : "Dyspnée, pleurésie, fièvre élevée, catarrhe intestinal chronique et douleurs aiguës des bras et des jambes". De formation allemande, il conseilla à TCHEKHOV d'aller consulter un spécialiste à Berlin dès qu'il aurait repris des forces. Et trois semaines plus tard, le moment fut jugé opportun pour entreprendre ce long voyage. TCHEKHOV fit ses préparatifs et ses amis vinrent lui dire au revoir : "J'avais beau être prévenu, le spectacle qui s'offrit à moi dépassa mes appréhensions les plus sombres, écrit son ami TELECHOV. Devant moi, sur un divan, entouré de coussins, vêtu d'un pardessus ou d'une robe de chambre, un plaid sur les jambes, était assis un homme très mince, aux épaules étroites, au visage émacié et exsangue. Très amaigri, il paraissait petit. Il était méconnaissable. Je n'aurais jamais cru qu'on pût changer à ce point.

"Cependant, il me tendit une main couleur de cire, que je n'osais pas regarder, me contempla de ses yeux affectueux, mais qui ne souriaient plus, et me dit :

- "Je pars demain. Adieu ! je m'en vais mourir.

"Il employa un autre mot, plus brutal que le mot "mourir", mais je ne veux pas le répéter ici.

- "Je m'en vais mourir, dit-il encore avec insistance. Saluez de ma part tous vos camarades du "mercredi". Dites-leur de ma part que je ne les oublie pas, que j'ai beaucoup d'amitié pour certains d'entre eux. Souhaitez-leur bonheur et succès de ma part. Nous ne nous reverrons plus."

A Berlin, comme chaque fois qu'il était à l'étranger, TCHEKHOV se sentit mieux. Il alla consulter l'éminent spécialiste auquel l'avait recommandé le docteur TAUBE. Celui-ci, après avoir examiné TCHEKHOV avec soin, marqua sa stupéfaction et partit sans dire un mot. De toute évidence, il ne comprenait pas comment on avait pu conseiller à un homme aussi malade de faire un tel voyage.

De Berlin, le ménage TCHEKHOV partit pour Badenweiler, dans la Forêt-Noire. Pour la première fois, TCHEKHOV se soumit au rythme de vie réglé de la station. D'un optimisme déconcertant, il écrivait à sa famille : "Ma santé s'améliore de telle façon que je dois dire que je serai tout à fait bien d'ici une semaine". Un nouveau médecin, le docteur SCHWORER, s'occupait de lui : "Le docteur SCHWORER qui me soigne, c'est-à-dire qui me fait des visites, qui se

montre, est l'idole de TAUBE. Tout ce qu'il prescrit, TAUBE le prescrit aussi, de sorte que mon traitement diffère peu de celui de Moscou. Le même cacao stupide, les mêmes flocons d'avoine."

Très anémié, le coeur défaillant, il eut le 29 juin une violente crise d'asphyxie. La presse allemande et russe diffusaient les bulletins de santé : "APRES UNE CRISE VIOLENTE, L'ETAT DU COEUR NE SEMBLE PAS S'ETRE DANGEREUSEMENT AGGRAVE, CAR, APRES UNE INJECTION DE MORPHINE ET UNE INHALATION D'OXYGENE, LE POULS EST REDEVENU NORMAL ET LE MALADE A PASSE UNE BONNE NUIT".

Le 1er juillet, TCHEKHOV parut mieux et il insista pour qu'Olga qui n'avait pas quitté son chevet depuis trois jours, aille faire une promenade dans le parc. Mais elle refusa, et pour la distraire, il commença à lui raconter une histoire qui la fit rire aux éclats. Puis il s'endormit paisiblement.

A minuit, il se réveilla et, pour la première fois, demanda un médecin. "Je me souviens d'un moment d'angoisse lorsque, éperdue, malgré la présence de tant de personnes dans cet hôtel endormi, j'eus conscience de ma solitude absolue et de mon impuissance. Je me rappelai alors deux étudiants russes, deux frères, qui habitaient le même hôtel. Je demandai à l'un d'eux de courir chercher le docteur, tandis que moi-même j'allais casser de la glace pour en mettre sur le coeur du mourant."

Dans sa fièvre, TCHEKHOV délirait. Il lui parla d'un marin, lui posa des questions sur les Japonais, mais lorsqu'elle voulut placer le sac de glace sur sa poitrine, il la repoussa avec un sourire triste : "On ne met pas de glace sur un coeur vide".

Le docteur SCHWÖRER arriva vers deux heures du matin. Le voyant venir, TCHEKHOV lui dit clairement en allemand : "Ich sterbe !". Le docteur lui fit une piqûre de camphre et demanda d'aller chercher de l'oxygène, mais TCHEKHOV refusa. Il fit alors apporter du champagne et en servit une coupe au mourant, qui la but en disant dans un sourire :

"Il y a longtemps que je n'ai pas bu de champagne !

Puis il s'allongea sur le côté gauche, et quelques instants plus tard, ne respirait plus.

Le docteur partit et Olga resta seule tandis que se levait le petit jour. Dans le silence de la chambre, le bouchon de la bouteille inachevée sauta brusquement.



1904

°
° °

L'enterrement de TCHEKHOV aurait pu être tiré d'une de ses nouvelles. Il en a l'humour un peu grinçant et la poésie insolite. "Le cercueil de l'écrivain "si tendrement aimé" de Moscou avait été transporté dans un wagon verdâtre portant en grosses lettres le mot "Huîtres". Une partie de l'assistance, assez maigre, qui s'était réunie à la gare pour la levée du corps, se trompa de convoi et suivit celui du général Keller, tué en Mandchourie, fort étonnée de la présence d'une musique militaire. Lorsqu'ils s'aperçurent de leur erreur, certains assistants en plaisantèrent joyeusement.

"Une centaine de personnes au plus accompagnèrent le cercueil de TCHEKHOV. Il me souvient en particulier de deux avocats qui avaient l'un et l'autre des souliers neufs et des cravates flamboyantes, de vrais jeunes mariés. Comme je marchais derrière eux, j'entendis l'un de ces avocats parler de l'intelligence des chiens ; l'autre, que je ne connaissais pas, vantait le confort de sa villa et la beauté des paysages environnants, cependant qu'une dame en robe mauve, sous une ombrelle de dentelle, s'employait à convaincre un vieillard à lunettes d'écaille :

- "Ah ! Il était si étonnamment gentil ! et si spirituel !

Le vieillard toussait d'un air méfiant. Devant le convoi, un gros commissaire de police, juché sur un gros cheval blanc, s'avavançait majestueusement.

Tout cela, et bien d'autres détails encore, était d'une vulgarité cruelle et faisait injure à la mémoire d'un si grand et si délicat artiste".

Ainsi vécut, ainsi mourut Anton TCHEKHOV. Dans un moment de découragement, alors que, secoué par une toux sèche, il jouait avec le thermomètre, il avait dit un jour à GORKI : "Vivre pour mourir n'est déjà pas tellement amusant, mais vivre en sachant qu'on mourra prématurément, c'est tellement absurde...".

°
° °

RESUME ET CONCLUSION

Ce travail s'est proposé essentiellement la vie d'Anton TCHEKHOV, vie partagée entre trois préoccupations : la médecine, puis la littérature, puis la maladie. Ce fut, en effet, un lent et douloureux cheminement d'un homme malade, lucide et courageux, vers une mort qu'il savait être prématurée.

Enfant, il avait subi la tyrannie paternelle, les coups, la honte, la misère, et, révolté malgré sa douceur naturelle, il s'était promis une revanche.

A quinze ans, abandonné de sa famille, livré à lui-même dans sa ville natale, il avait travaillé, petit homme libre et digne, pour subvenir à ses besoins, poursuivre ses études au lycée, et consoler sa mère qui l'attendait à Moscou.

Lorsque l'heure fut venue de choisir une carrière, il opta sans hésiter pour la Médecine, qui connaissait alors en Russie un merveilleux essor et satisfaisait les ambitions de notre jeune provincial.

Sa vie d'étudiant fut laborieuse. Sans autre ressource que son esprit, son coeur, ses mains, il avait pris sur ses épaules la charge de toute sa famille et, par les articles qu'il écrivait pour les journaux humoristiques, nourrissait ces six bouches affamées qui ne connaissaient plus pour père, désormais, que "le père Antocha".

A vingt-cinq ans, Docteur en Médecine et journaliste à succès, Anton Pavlovitch trouvait devant lui deux chemins tracés, deux carrières ouvertes. Et lui qui avait su, si jeune, assumer des responsabilités d'homme, retrouva devant ce choix des hésitations d'adolescent. Toute sa vie, il oscillera de sa "femme légitime", la médecine, à sa "maîtresse", la littérature, mouvement rythmé d'enthousiasmes et de lassitudes, de succès et d'échecs.

Premières armes de médecin à Moscou, premiers succès littéraires, mais aussi, dès cette époque, premières hémoptysies. TCHEKHOV s'enlisa vite dans cette trilogie, médecine, littérature et maladie. La médecine l'ennuyait, et seul un sens aigu du devoir le soutenait dans sa pratique quotidienne. La littérature l'entraînait dans un monde bavard, dont il rejetait l'artifice, étant trop avide de vérité et d'objectivité. Quant à sa maladie, il refusait tout soin et n'en parlait jamais que pour rassurer famille et amis.

Pour sortir de ce cercle qui lui paraissait étroit, TCHEKHOV entrepris alors un voyage aux bagnes de Sakhaline, où pendant trois mois il enquêta sur les conditions de vie des forçats.

A son retour, TCHEKHOV était un autre homme. Il s'était libéré des influences qui avaient formé sa jeunesse, il était maître de lui-même, sinon de son destin.

Il venait d'avoir trente ans. Petit-fils de moujik devenu propriétaire terrien, il avait choisi désormais une vie de médecin de campagne. Totalement intégré à la vie sociale et administrative d'une petite province russe, il lutta de toute son énergie contre la famine et le choléra, pour s'attacher plus particulièrement ensuite aux problèmes de l'enseignement. Toujours démuné mais jamais lassé, il organisait des réunions, lançait des appels dans la presse et, en véritable "dame patronesse", construisait école après école, pont, route, caserne de pompiers ou clocher paroissial.

"J'ai maintenant fermement compris, avec mon cerveau, avec mon âme qui a tant souffert, que la destinée de l'homme, ou bien n'existe pas du tout, ou bien n'existe que dans une seule chose, dans un amour plein d'abnégation pour son prochain".

Jusqu'au jour où la maladie l'arrêta. La tuberculose, qui le minait depuis plus de douze ans déjà, et sur laquelle il fermait obstinément les yeux, arrêta cet élan de charité universelle, pour l'obliger à vivre, exilé à Yalta, ses dernières années. A trente-sept ans, déjà exclu du monde des vivants, il percevait pourtant intensément le battement de la vie autour de lui et, prophète malgré lui, il s'écriait avec l'"Oncle Vania" : "Quelque chose d'énorme s'est mis en mouvement, il se prépare un bon, un formidable orage, il s'avance, il est déjà tout près et il va bientôt souffler sur notre société et balayer la paresse, l'indifférence, la pourriture de l'ennui, les préjugés contre le travail. Moi, je travaillerai, mais dans vingt-cinq ans, trente ans au plus, chaque homme travaillera, chaque homme !".

Ce travail était pour TCHEKHOV la source de tout progrès, personnel et général, et ce progrès devait apporter à l'homme le bonheur, ce bonheur qui lui échappait, à lui, homme du XIXème siècle, mais qu'il sentait pourtant si proche. C'est dans "La Cerisaie", quelques mois avant sa mort, qu'il lançait son dernier cri d'espoir : "Et voilà le bonheur, le voilà qui avance, qui vient vers nous de plus en plus près, j'entends déjà son pas. Et si nous ne le voyons pas, si nous ne savons pas le reconnaître, ce n'est pas un grand malheur, d'autres le verront...".

°
° °

Vu, le Président de Thèse

Pr. RULLIERES

Vu, le Doyen de la Faculté

Pr. MILLIEZ

Vu et Permis d'imprimer
le Recteur de l'Académie de Paris

R. MALLET

B I B L I O G R A P H I E

OEUVRES D'ANTON TCHEKHOV

Oeuvres complètes - Plon Ed. - 1923

Plus particulièrement :

Premiers soins
Une fuite
Une fièvre typhoïde
Un cas de pratique médicale

Et surtout :

Salle N° 6
Oncle Vania
La Cerisaie
L'île de Sakhaline

Correspondance générale - Plon Ed. - 1923

Correspondance GORKI-TCHEKHOV

Les Editeurs Français Réunis - 1973

Correspondance Olga KNIPPER TCHEKHOVA - Anton TCHEKHOV

Moscou - 1971

Carnets

Calmann-Levy - 1957

ESSAIS MEDICAUX

Grands médecins, grands hommes

Le Livre Contemporain, Paris 1959

Pathologie des hommes célèbres, "Disease and destiny"

Gordon E. Westler, London, 1962

La médecine en U.R.S.S.

Ivan Lazarovitch, 1953

The evolution of the medical education in the XIXth century

Charles Newman, 1957

Médecins d'hier et d'aujourd'hui

Pasteur Valléry-Radot

Paris, Albin Michel, 1962

Mélades et médecins dans l'oeuvre d'Anton Tchekhov

M.C. Chabrat

Thèse pour le doctorat en Médecine

Toulouse, 1962

B I O G R A P H I E S

Tchekhov vu par ses contemporains

Gallimard, 1970

Tchekhov, biographie

Ernest J. Simmons, Paris, Laffont, 1968

La vie de Tchekhov

Sophie Laffitte, Paris, Hachette, 1963

Tchekhov par lui-même

Sophie Laffitte, Paris, Seuil, 1955

Tchekhov ou le spectateur désenchanté

Daniel Gillès, Paris, Julliard, 1967

Tchekhov et sa vie

Pierre Brisson, Paris, Imprimerie Nationale, 1955

La vie de Tchekhov

Irène Nemirovsky

Paris, Albin Michel, 1946

L'histoire d'Anton Tchekhov, sa vie, son oeuvre
Elsa Triolet
Paris, Editeurs Français Réunis, 1954

Anton Tchekhov
Quentin Ritzen, préface de Pasteur Vallery-Radot
Editeurs Français Réunis, 1962

Destins exemplaires
André Maurois
Paris, Plon, 1952

ESSAIS SUR TCHEKHOV

L'homme pris au piège
Léon Chestov
Paris, Union Générale d'édition, 1966

A la rencontre de Tchekhov
Ilya Ehrenbourg
Paris, G. Didier, 1962

Trois Russes, Tolstoï, Tchekhov, Andréev
Maxime Gorki
Paris, Gallimard, 1935

A la recherche de Tchekhov
Aimée Alexandre
Paris, Buchet-Chastel

Essai sur Tchekhov
Thomas Mann
Paris, Gallimard, 1967

Essai sur Anton Pavlovitch Tchekhov 1860-1960
Gorki - Olga K. Tchekova - Tchoukhovski

Anton Tchekhov
in Europe - Août-septembre 1954

L'art de Tchekhov
Rose Celli
Paris, Del Duca, 1958

Tchekhov ou l'anti-Maupassant
Pierre Brisson
Figaro Littéraire, 3 septembre 1955

T A B L E

	<u>Pages</u>
INTRODUCTION	
1860-1880 - TAGANROG	1
1880-1885 - Etudiant à MOSCOU	5
1885-1892 - TCHEKHOV à la recherche de TCHEKHOV.....	13
1890 - SAKHALINE ou MANIA SAKHALINOSA	31
1891-1898 - MELIKHOVO	
I - Médecin à MELIKHOVO	37
II - Malade à MELIKHOVO	49
1897-1904 - L'Exil	59
RESUME et CONCLUSION	73
BIBLIOGRAPHIE.	

